



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

R. xi. 59



303171271P

C I. 7

B V b

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN.

ANNÉE 1862.

N° 7.

PARIS,
IMPRIMERIE DE AD. R. LAINÉ ET J. HAVARD,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

—
1862.



PRIX DE L'INSTITUT ÉGYPTIEN

A DÉCERNER EN 1863.

PRIX DE S. A. LE VICE-ROI :

« *De l'Agriculture en Égypte.* »

PRIX DE M. LE DUC DE LUYNES :

« *Mémoire sur un sujet d'art ou d'archéologie relative à l'Égypte.* »

Chacun de ces prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 500 francs. Les Mémoires écrits en langue indo-germanique ou sémitique devront être adressés au secrétariat de l'Institut égyptien, à Alexandrie, avant le 1^{er} octobre 1863.

BULLETIN

DE

L'INSTITUT ÉGYPTIEN.

heur; par l'ordre équitable de la sagesse éternelle tout ce qui est vrai est utile aussi, tout ce qui est faux est nuisible; et, quand nos efforts n'auraient contribué qu'à déraciner une seule erreur, et qu'à inculquer une seule vérité, encore aurions-nous payé à la terre d'Égypte l'honorable hospitalité qu'elle nous accorde.

« Messieurs, je ne pousserai pas plus loin ces considérations; chacun les appréciera à son point de vue; d'ailleurs des communications plus intéressantes vont réclamer votre attention, je ne veux pas la distraire davantage. Mais si ma pensée s'est bien fait comprendre, et lorsque nous voyons trois princes de la famille régnante daigner s'associer à nos travaux, et s'honorer du titre de nos collègues, vous conclurez avec moi que l'Institut égyptien peut nourrir l'espérance fondée de destinées chaque jour plus honorables pour lui, plus utiles pour le pays où il réside, plus profitables pour le gouvernement et pour le Prince dont l'auguste protection le couvre, l'honore et l'encourage. »

— La parole est ensuite donnée au secrétaire, M. le docteur Schnepf, pour lire le rapport général sur les travaux de l'Institut égyptien, pendant l'année 1861-62.

« MESSIEURS,

« Vous n'attendez pas de moi une longue énumération des travaux dont vous avez enrichi la littérature, les sciences et les arts de l'Égypte; nos bulletins les résument sommairement, et bientôt le monde savant, qui attache une si haute importance à toutes les investigations faites sur la terre des pharaons, en jugera lui-même, par la publication de nos

mémoires. Je crois devoir répondre autrement à l'attente de cette assemblée et remplir d'une manière différente la mission que je tiens de vos suffrages, aujourd'hui que notre œuvre a accompli le troisième cycle de son existence, que nos relations ne sont plus resserrées dans les limites d'une société purement locale; aujourd'hui que les discussions soulevées dans notre sein ont déjà acquis un certain retentissement dans les compagnies savantes de l'Occident, et que nos décisions sont accueillies avec faveur par l'administration de ce pays. Je vous demande donc, Messieurs, de vouloir bien me prêter un peu d'attention pour rechercher avec vous comment nous avons acquis cette somme de confiance; je serais heureux de pouvoir vous convaincre que c'est en marchant vers le but que nous nous sommes proposé en nous constituant. Nous progressons par le concours d'éléments multiples empruntés aux nationalités les plus diverses; et, désireux de former pour les populations de la vallée du Nil un nouveau foyer de civilisation dans la moderne Alexandrie, nous nous efforçons de faire renaitre cette cité à sa gloire et à sa félicité d'autrefois. Tâche difficile, ambitieuse peut-être; mais c'est là, Messieurs, une noble ambition !

« L'Égypte, cette part qui est dévolue aux enfants de Cham, a passé par des phases nombreuses et glorieuses, avant de tomber dans l'état dans lequel nous la montre le XIX^e siècle. Permettez-moi de le rappeler sommairement.

« Déjà dans la haute antiquité, qui précède même l'enfance de la Grèce, l'Égypte jouissait des bienfaits d'un degré de civilisation avancé; elle possédait une langue écrite, phonétique et symbolique; son peuple sobre et pratique, sérieux et intelligent, ne vivait pas dans un dur esclavage : il s'était constitué en castes libres et indépendantes ; chaque Égyptien, nous dit Bunsen, est l'enfant et le favori des dieux ! L'existence sociale de ce peuple ancien corres-

pond déjà à l'époque transitoire du vieux monde, passant à l'âge relativement moderne des temps historiques ; sa science, les vastes connaissances qu'il tirait de la tradition de son passé, lui permettaient de traiter de barbares ceux qui n'avaient pas, comme lui, une langue et une écriture. Combien est loin de nous cet âge heureux où le vieux prêtre de Saïs répondit à Solon qui cherchait à exciter sa curiosité par le récit d'événements anciens : « Ἕλληνες αἰὲ παῖδες ἐστί..... » « O Solon, Solon, dit-il, vous autres Grecs, vous serez toujours enfants ; il n'y a pas de vieillards parmi vous. » Cependant le tour de vieillir est venu aussi pour la Grèce, et le commentateur de Platon, le néoplatonicien Proclus a pu ajouter, avec raison, aux paroles du prêtre égyptien, que le fruit que l'Égypte a engendré, c'est Hélios, l'esprit grec, sa clarté et la pureté de sa forme.

« Mais même cette haute admiration du peuple le plus spirituel n'a pas pu maintenir debout l'empire pharaonique ; la sagesse si renommée de l'Égypte a été méprisée, ses œuvres et sa gloire sont tombées dans l'oubli, non toutefois sans laisser de précieux débris, témoins irrécusables de son passé glorieux, enseignements qui ont servi autant aux sciences qu'aux arts ! C'est sur les ruines de l'ancien royaume égyptien que les Ptolémées ont fondé la célèbre cité d'Alexandrie qui, pendant plusieurs siècles, a été le siège du commerce du monde, le centre de la civilisation et de l'érudition ; et la Grèce a pu, à son tour, rapporter en Égypte les éléments de grandeur qu'elle avait puisés dans les institutions des anciens pharaons.

« La reconstitution de l'empire égyptien n'a pas été d'une longue durée :

« La maîtresse des nations est devenue comme veuve, la reine des provinces a été assujettie au tribut. » (Jérémie.)

« Et la terre d'Égypte a été, pour des siècles, replongée dans les ténèbres ; les rives fertiles du Nil ne suffisaient

bientôt plus à nourrir ses habitants ; sans trop murmurer contre le dur joug d'une domination étrangère, sa douce et laborieuse population a été réduite en proportion ; elle a dégénéré en épuisant vainement ses forces ; mais ses maux n'ont point amoindri sa dignité : ils ont trouvé de l'écho dans le cœur d'une nation sympathique au malheur. Vous vous rappelez, Messieurs, le changement qui s'est opéré en Égypte, sous Bonaparte, Kléber, Berthollet, Monge, Fourier, Conté, Larrey, Jomard et toute cette phalange d'illustres savants, d'hommes généreux qui s'immortalisèrent, en rachetant, au prix de leur sang, l'affranchissement du peuple égyptien. Comme les Ptolémées, ils avaient compris que leur conquête ne pouvait être durable qu'en respectant les us et coutumes de la race conquise ; ils tâchaient, comme les Grecs, de fusionner leur religion avec celle des Égyptiens. Mais nos ancêtres sont encore allés plus loin ; ils ont créé la commune, organisé la vie civile, déclaré inviolables les droits de chacun ; et, animés de l'esprit de 1789, ils ont soutenu le faible contre le fort et proclamé égaux devant la loi le *fellah* et le *beke*, rendant à tous une justice impartiale. Cette œuvre d'organisation n'a été cependant encore qu'une lueur au milieu des ténèbres, une perspective de bonheur, un rêve d'une bien courte durée !

« Notre XIX^e siècle, cependant, semblait s'être ouvert sous d'heureux auspices, pour l'Égypte. De la moderne Grèce, comme autrefois de l'ancienne Macédoine, était sorti, dans une humble condition, un homme d'énergie que la fortune a jeté sur les rives du Nil ; là, mûri au milieu des intrigues et des complications les plus anarchiques, qui hâtaient l'agonie du peuple pharaonique, il a grandi subitement. Le besoin était pressant ; pour sauver ce pays il fallait songer à le constituer et à l'isoler en même temps. La tâche, qui eût semblé trop lourde pour tout autre, n'a pas été sans difficultés, non plus, pour l'heureux soldat rouméliote. Vous

savez, Messieurs, comment ses armes victorieuses ont triomphé de tous les obstacles.

« Le conquérant de l'Égypte va utiliser la paix et inaugurer , pour ce pays, une nouvelle ère. La sûreté et la confiance renaissent ; le Nil régénérateur répand ses eaux dans un système d'irrigations régulières ; des écoles s'élèvent et des hommes de valeur, de savoir et d'activité sont placés à leur tête ; des changements heureux s'opèrent dans l'agriculture et les diverses branches de l'industrie de ce pays. Que d'établissements prospères naguère par la volonté de ce seul homme ! Aussi les puissances de l'Europe, voyant les tendances de Méhémet-Ali à régénérer les populations des rives du Nil, le saluèrent comme le fondateur d'une dynastie égyptienne nouvelle.

« Mais quelque puissants qu'aient été les moyens, comme tous ceux d'ailleurs qui servent à élever et à fortifier le caractère de l'homme , je crois qu'il fallait pour la régénération du peuple égyptien le concours d'institutions solides et de dévouements généreux. Méhémet-Ali l'avait compris , comme le comprenaient la commission organisatrice de l'expédition française, Alexandre et les pharaons qui ont régné sur Thèbes et sur Memphis. Quand les institutions manquent, un peuple est bien près de périr : « *cum prophetia defecerit, dissipabitur populus.* » C'est par les hommes que les nations se conservent, se renouvellent et se régénèrent. Mais ces hommes doivent être accomplis ou achevés, et ils existent, je dirai virtuellement ou en puissance, dans toutes les sociétés organisées.

« C'est pour n'avoir pas eu le temps de former une seule génération d'hommes, que les fondements de l'édifice de Méhémet-Ali ont été ébranlés après la mort de cet esprit organisateur. C'est aussi la conséquence des pressants besoins qui lui imposaient la dure nécessité de trouver des hommes tout faits. Il n'avait pas autour de lui, comme

Bonaparte, une cohorte d'hommes illustres ; il n'avait pas comme les Ptolémées, à Alexandrie, une célèbre école, des musées et des bibliothèques.

« Sans avoir la prétention de vouloir nous poser comme les égaux de nos illustres devanciers, nos aînés de l'Institut d'Égypte, qui ont tracé la voie des investigations dans ce pays, nous formons cependant, Messieurs, un corps constitué, indépendant, ne relevant que de notre propre conscience ; et, spontanément, nous sommes venus offrir le concours de nos travaux au gouvernement égyptien ; nous lui donnons l'exemple d'un dévouement sans bornes à notre patrie d'adoption ; nos efforts, je le répète hautement dans cette solennité, tendent vers le bien-être moral autant que physique des peuples qui vivent dans la vallée du Nil. Nous formons un trait d'union entre l'Occident et l'Orient. Bien plus, nous ne sommes pas une simple colonie ; la fusion est opérée déjà au sein de notre société, où l'élément indigène est dignement représenté.

« Mais n'oublions pas que, conquérants ou hôtes, nous sommes condamnés à n'être jamais que des étrangers sur les rives du Nil. Les événements du passé, que j'ai essayé de rappeler brièvement dans les considérations précédentes, ne nous montrent debout au milieu de ces ruines, que la seule famille des Chamites ; ce qui justifie bien l'opinion de Bacon quand il dit : « J'aime une plantation de peuple dans un sol pur et net, je veux dire dans un milieu où l'on ne soit pas obligé de déplanter un peuple pour en planter un autre ; ce qui, à proprement parler, serait une extirpation et non une vraie plantation. » Mais notre mission n'est-elle pas aussi de lutter contre de pareilles attaques, ou de rechercher du moins les causes multiples de l'inclemence et de l'inhospitalité du ciel d'Égypte ?

« Voyons donc maintenant comment notre existence,

toute passagère dans ce pays, peut concourir à la régénération du peuple égyptien et quel est le tribut que notre institution a apporté, jusqu'à ce jour, à cette œuvre sociale, si tant est que celle-ci soit dans son enfantement et que, en dehors de nous, quelque chose tende réellement à s'accomplir dans cette voie.

« Cette mission que nous nous sommes donnée volontairement ne se traduit pas seulement par le genre de nos travaux, mais aussi par la nature des discussions qui sont soulevées et débattues dans nos séances. Vous vous rappelez, Messieurs, combien de fois la section des lettres s'est occupée de l'état de l'enseignement en Égypte, et cela encore dernièrement quand il s'est agi, sur la proposition de M. Kabis, appuyée par M. Mariette et M. Péreyra, d'introduire dans ce pays l'étude de la langue copte, idiome qui est, sinon **la clef, du moins** le meilleur critérium dans l'appréciation des interprétations de l'écriture hiéroglyphique. Quoique parlée nulle part aujourd'hui, et moins encore sur les rives du Nil, où cependant elle avait cours il y a à peine un siècle, que dans quelques universités de l'Europe, cette langue n'est pas entièrement disparue du sol égyptien; je dirai plus, elle est toujours la langue mère de l'Égypte, puisque c'est par elle que le jeune copte apprend à prier Dieu. Mais, chose triste à avouer, l'ignorance est telle, dans cette population, que les ministres du culte eux-mêmes ne comprennent plus leur idiome national.

« Si nos vœux étaient entendus un jour, et que des écoles élémentaires fussent créées, pourrions-nous demander sérieusement que cette langue, éminemment chrétienne, fût enseignée conjointement avec le Koran? Ce serait peut-être aussi difficile que de vouloir la répandre, aujourd'hui, au moyen de l'instruction élémentaire que donnent si généreusement les mosquées de ce pays. Pouvons-nous compter davantage sur les débris de la famille copte, qui traînent une

existence pénible dans certains quartiers obscurs du Caire, et dans quelques villages de la haute Egypte ? Nous avons pensé agir plus sagement en remettant cette question, jusqu'au moment où le gouvernement, voulant que sa sollicitude pour la population égyptienne devînt vraiment efficace, songerait sérieusement à prendre des mesures en faveur de l'instruction primaire. Dans cette voie, l'Institut ne reculera devant aucune charge que l'administration locale voudra lui confier, et je ne crains pas d'être désavoué par vous, Messieurs, en provoquant une intervention utile et d'autant plus efficace qu'elle serait spontanée.

« Il ne s'agirait pas d'improviser des demi-savants, ou de vouloir enter sur une nature primitive l'érudition de l'homme de science. De ces monstruosité on pourrait bien aussi dire avec le poète :

..... Ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne.

« Grâce à Dieu, ce n'est pas nous qui encouragerions cette instruction exotique, cette érudition d'emprunt imparfaitement élaborée qu'on inflige à une jeunesse mal préparée. Nous avons plus de confiance dans le bon ~~sens~~ du peuple égyptien, et nous lui voulons une instruction graduée qui l'élève à ses propres yeux, qui développe ses aptitudes et qui surtout ne le décourage pas. N'est-elle pas riche, fleurie et exubérante dans sa forme, cette langue arabe dont vous allez pouvoir juger tout à l'heure ? Elle baisse cependant, et ses compositions littéraires deviennent de jour en jour plus rares. Ils ne sont pas communs ceux qui écrivent purement et correctement cet idiome sémitique.

« Il existe pourtant une littérature arabe; et, récemment encore, vous avez applaudi à l'imagination fantaisiste de notre collègue Rifaa-Bey. Régler le goût si original et l'épurer, créer un centre littéraire aux populations sémitiques disper-

sées, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rives de l'Indus, ne serait pas une mission indigne d'un chef arabe.

« Les recherches que les membres de l'Institut égyptien ont entreprises à ce sujet ne sont pas purement du domaine de la linguistique; elles intéressent, au plus haut degré, toutes les questions d'ethnographie. Votre secrétaire a dû les invoquer dans plusieurs séances, dans lesquelles il a appelé votre attention sur l'âge de quelques crânes qu'il a trouvés dans les fouilles des nécropoles d'Alexandrie; et les déductions auxquelles il a été conduit lui ont permis de rapporter ces restes à l'époque des Ptolémées. Nous avons lieu d'espérer que ces collections, qui s'enrichissent journellement, pourront servir à élucider des points litigieux d'anthropologie.

« Une page intéressante a été ajoutée à l'histoire de l'occupation romaine, en Égypte, par M. Ceccaldi. Vos encouragements ont porté ce jeune homme, doué d'une généreuse ardeur pour les investigations archéologiques, à explorer les ruines que les siècles ont amoncelées autour de la ville des Ptolémées; et, par suite d'une argumentation rigoureuse, il a pu déterminer la position d'un camp fortifié que les empereurs romains ont occupé, et que probablement Septime Sévère a fait construire. Une inscription latine que M. Ceccaldi a trouvée près de ces ruines, et qu'il a déchiffrée et commentée, lui a fourni des preuves à l'appui de l'opinion qu'il avait émise sur l'origine et la destination de cette construction romaine.

« Des éclaircissements non moins précieux, sur les événements qui se sont accomplis dans l'ancienne Égypte, car ils remontent même au temps de Moïse, nous ont été communiqués, Messieurs, par un de nos membres correspondants, un savant égyptologue, M. Deveria, que l'amour de la science historique a retenu au milieu des ruines de l'Égypte, pendant une grande partie de l'hiver dernier.

M. Deveria nous fait connaître, par la lecture des inscriptions hiéroglyphiques d'un monument biographique, quelles étaient les charges d'un grand prêtre d'Ammon et architecte principal de Thèbes. L'archéologie égyptienne est appelée à éclairer et à compléter bien des points obscurs encore de l'histoire ancienne ; et nous suivons, avec le plus vif intérêt, les découvertes que fait l'un de nos collègues si heureusement, depuis ces dernières années, au milieu des ruines de Thèbes et de Memphis.

« Dans sa constante préoccupation de rendre à ce pays un peu de sa splendeur d'autrefois, l'Institut égyptien a compris que le premier de ses devoirs devait être de veiller à la conservation des monuments historiques que les révolutions du globe, la destruction des hommes, et les ravages du temps n'ont pas encore complètement anéantis. C'est dans ces vues que vous avez accueilli avec chaleur, Messieurs, les conclusions que notre collègue, M. L. de Montaut, ingénieur des ponts et chaussées, a posées dans son intéressant rapport sur l'état actuel des dégradations de la colonne de Pompée, et sur le mode de réparation qu'il conviendrait d'adopter, pour sauver d'une ruine complète ce précieux monument. Nous avons formulé des vœux, avec l'espoir d'être entendus par l'administration locale.

« En ce moment où les explorations lointaines captivent l'attention du monde savant, en ce moment où les voyageurs qui pénètrent au milieu des tribus sauvages de l'Afrique centrale enrichissent le domaine de nos connaissances, un de nos membres correspondants, habitué depuis longtemps aux climats tropicaux, et qu'une mission périlleuse avait conduit sur le fleuve Blanc, dans une latitude encore peu connue, a payé par la vie le triste honneur de fouler un sol nouveau. Je m'arrête, Messieurs ; une plume plus autorisée vous racontera l'existence pénible et la fin malheureuse de M. Peney, le médecin auquel le gouvernement

égyptien avait confié, depuis quelques années, la direction sanitaire de la province du Soudan.

« D'autres de nos collègues, sans oublier M. d'Arnaud-Bey, avaient tenté aussi de remonter vers les sources du Nil ou de ses affluents, avant les entreprises courageuses des Specke, Burton, Livingston, Kraft, etc. Vous avez appris, par les communications de M. Figari-Bey, quelle est la constitution du sol dans le bassin du Sennaar, combien y est puissante la végétation; quelles sont les ressources que possèdent les tribus variées de cette région africaine; quel est le degré d'industrie dont elles sont capables; quel avenir est réservé à ces provinces lointaines, quand elles seront ouvertes, par des routes sûres, au commerce du Nil et de la mer Rouge.

« Je suis heureux de pouvoir ajouter que les aperçus généraux de ce savant géologue n'ont pas été démentis par les voyageurs qui, depuis lui, ont parcouru ces régions; et un autre de nos collègues, M. le marquis d'Antinori, qui a vécu parmi les tribus guerrières qui habitent les rives du Shor, du Djal, du Sobat, du Keilak, et d'autres affluents moins considérables du Bahr-el-Abjat, a retracé devant vous, Messieurs, les richesses minérales, et la fertilité presque spontanée des régions baignées par ces cours d'eau. Ce voyageur, modeste autant que consciencieux, vous a décrit principalement le genre de vie des tribus nomades connues sous le nom de Schilluk et de Fertit; il a insisté aussi, d'une manière plus spéciale et avec une entière connaissance des faits, sur la situation et les mœurs de la féroce tribu des Gniam-Gniam. M. Antinori les subdivise en trois familles: l'une d'elles serait presque blanche et de formes plus particulièrement belles; mais une autre est tellement féroce qu'elle passe pour être anthropophage. Notre collègue pense que ce qui a pu valoir à ces malheureux cette triste réputation, c'est qu'ils dévorent les animaux les plus immondes,

même crus et que, probablement, quelque voyageur les aura ainsi jugés parce que, confondant un quadrumane avec un bimane, il les aura vus rôtir et manger des singes, dont d'ailleurs les Gniam-Gniam sont très-friands. M. le marquis d'Antinori traite cette prétendue anthropophagie comme leur appendice caudal, si célèbre dans les contes de certains voyageurs.

« Les relations extérieures des pays du Nil avec le reste du monde m'amènent naturellement à vous parler, Messieurs, des rapports sociaux qui lient entre elles les diverses nationalités qui vivent, en Égypte, depuis la race conquérante, régie par les préceptes du Koran, jusqu'aux peuplades errantes qui reconnaissent pour loi souveraine la force et la tradition de leurs ancêtres. Ce vaste plan a été embrassé par un homme de loi d'une érudition solide, par notre collègue M. l'avocat Gatteschi, qui cherche à débrouiller le chaos où aboutissent d'ordinaire les passions vives qui séparent juges et parties, dans ce pays d'arbitraire et de confusion. Notre collègue ne se dissimule pas combien cette œuvre de conciliation offre de grandes difficultés, mais il ne désespère pas d'arriver à l'interprétation scientifique des principes qui régissent les intérêts des nombreuses populations de ce pays. Il ne nous a exposé encore que les considérations générales de son travail, qui formera comme la base d'une jurisprudence internationale applicable à l'Égypte; nous en avons entendu le préambule, et nous espérons qu'il la mènera à bonne fin. La tâche est lourde, mais combien aussi sera douce la récompense qui attend l'architecte d'un semblable édifice !

« Des considérations d'un autre ordre, se rapportant aux conditions d'existence matérielle des peuples de l'Égypte, vous ont été présentées par plusieurs de nos collègues. Dans de pareilles questions surgit toujours, au premier plan, l'influence du Nil, le principe générateur de l'Égypte. Mais,

en 1861, il s'est produit l'effet singulier d'une crue lente et considérable, en même temps que les digues sont devenues insuffisantes pour contenir les eaux du fleuve ; de là les ravages des parties basses du pays, que quelques membres ont signalés dans cette enceinte. En effet, le nilomètre du barrage et le meghyas du Caire, quoique les données fournies par ce dernier instrument n'offrent plus de grandes garanties de précision, ont accusé des crues supérieures à toutes celles qui ont été enregistrées depuis un grand nombre d'années. Le même fait a été constaté, à la hauteur d'Esneh, par un de nos membres correspondants, M. Maunier, qui a établi un nilomètre dont l'échelle, depuis le point des plus basses eaux jusqu'aux crues les plus hautes, s'est étendue, pour cette même année 1861, à 9^m,10 de hauteur, dépassant sensiblement les plus grandes élévations du barrage et du meghyas. Ces observations, faites dans différents points du cours du Nil, ont été confrontées entre elles et discutées dans plusieurs de nos réunions ; il a été reconnu, d'après les vues exposées par M. l'ingénieur de Montaut, et les considérations développées par M. de Chambure et M. Colucci-Bey, qu'il y aurait de grands avantages à obtenir, pour le système d'irrigation de l'Égypte, en établissant au-dessus du Caire deux nilomètres concordants entre eux et rapportés à ceux du meghyas et du barrage.

Quant aux crues de ce fleuve, il s'est produit encore devant vous, Messieurs, une question qui paraît purement scientifique ; c'est celle du changement subit qu'éprouve la coloration des eaux au moment où celles-ci commencent à croître. On a remarqué de tout temps que les eaux du Nil, qui sont claires, limpides et d'un jaune terreux aux époques de l'étiage, deviennent troubles, verdâtres, tirant plus ou moins sur le vert chou au commencement des crues de chaque année ; que ce phénomène dure environ quinze jours, et qu'ensuite le Nil reste trouble jusqu'à ce que son cours se

ralentissé, et que son limon se dépose. Plusieurs explications ont été données de ce changement de coloration. Votre secrétaire, qui a suivi ces phases, a soumis à des examens physiques et microscopiques, successifs et journaliers, les eaux de ce fleuve ; et, dans un rapport détaillé qu'il a eu l'honneur de vous communiquer, il a été amené à soutenir que cette coloration verte des eaux du Nil est due à un amas considérable de cellules végétales élémentaires, qui contiennent des corpuscules imprégnés de chlorophylle ou de matière colorante verte des plantes. A cette époque de l'année, ce fleuve constituerait, selon lui, une véritable macération de végétaux des tropiques. Il reste à déterminer quels sont les principes constitutifs de ces corpuscules microscopiques. Ce sera la chimie analytique qui élucidera ce point.

« L'étude des eaux du Nil conduit directement à parler des cultures de l'Égypte, et au premier rang de celles-ci se placent toutes les questions qui sont relatives au blé, produit principal de ce pays. Ce n'est pas cependant par sa bonté, ni par la richesse de son principe azoté, ni par la qualité de ses farines, que le blé égyptien est appelé sur les marchés de l'Europe ; il ne s'y produit qu'en raison de la disette ou des récoltes insuffisantes de l'Occident. Cependant, malgré leurs conditions d'infériorité, ces grains ne sont pas moins propres à donner de bon pain ; le problème a été heureusement résolu dans notre cité même. Vous savez, Messieurs, quelle part y a prise notre Institut, et avec quel intérêt nous nous en occupons encore journellement. Toutefois, il arrive trop communément que les blés sont avariés, gâtés même, par suite des manipulations qu'ils subissent déjà entre les mains du producteur, et qui vont en augmentant en passant des détenteurs au consommateur. Empêcher ces fraudes, ce serait rendre un grand service au commerce extérieur de l'Égypte ; ce serait accomplir un acte de salubrité publique ; ce serait aussi grossir les re-

venus du pays, et augmenter le bien-être de ses habitants.

« Vous n'ignorez pas, Messieurs, que les blés d'Égypte ont eu, dans ces derniers temps, une réputation posthume; que la spéculation s'est emparée de ce merveilleux phénomène de germination, de végétation et de fructification des blés de momie. La raison et la science avaient beau protester contre cette faculté vitale virtuelle, demeurant latente pendant des siècles; le commerce fournissait déjà plusieurs variétés de ces blés de momie. Des expériences sérieuses étaient réclamées de toutes parts; mais, pour avoir une valeur incontestable, elles devaient être garanties suffisamment contre toutes les chances d'erreur. Une pareille tâche incombait naturellement à l'Égypte, et dès lors elle tombait dans notre domaine. Votre Commission a trouvé des échantillons d'une authenticité réelle. M. Mariette lui a fourni de l'orge, M. Clot-Bey une variété de froment, et votre Secrétaire une autre variété. M. Figari-Bey a bien voulu se charger d'instituer des expériences rigoureuses avec ces trois échantillons de céréales. Mais notre collègue n'a eu à enregistrer que des résultats négatifs; la vie était réellement éteinte partout.

« L'importance qui se rattache à toutes les questions de blé n'a jamais été perdue de vue par l'Institut égyptien, et notre collègue, M. Figari-Bey, s'est occupé aussi de rechercher les causes de l'arrêt de développement du grain en Égypte. Quoique admettant, avec M. Grégoire, que le principe doit se trouver dans les vents de khamsin, il rapporte cependant toute l'influence fâcheuse de ce météore sur le blé, à l'électricité atmosphérique qui, d'après lui, accompagnerait toujours ces vents; tandis que M. Grégoire explique les mêmes accidents par l'excessive sécheresse de l'air pendant la durée du khamsin. Nous savons qu'il a été avancé par des voyageurs, notamment par Rüppel et Ruessegger, que les

vents de khamsin sont surtout des phénomènes électriques, de véritables orages ; mais, aujourd'hui que nos instruments de précision sont plus parfaits, la question de l'état électrique de l'air est tout entière à refaire. Il reste établi, au contraire, par les récits d'un grand nombre de voyageurs, et je dirai aussi, si vous me le permettez, par les expériences directes et toutes récentes de votre Secrétaire, que la sécheresse de l'air devient extrême à mesure que s'élève le khamsin. Toutefois, je conviens volontiers que le dernier mot, sur cette question, n'est pas encore dit.

« Il existe d'autres causes tout aussi générales de la dégradation du blé égyptien ; celles-ci semblent inhérentes au peu de soins que le fellah apporte à ses récoltes et au défaut de surveillance du trafic des céréales. Tous les griefs cependant, je l'avoue, n'incombent pas à la seule population indigène. Ce n'est pas seulement par le maniement que les blés sont avariés, mais c'est surtout dans les magasins qu'ils sont ravagés par les insectes, et qu'ils deviennent impropres à être conservés en bon état d'une année à l'autre. Plusieurs moyens de conservation vous ont été déjà proposés ; et, tout récemment, M. Olivier, chef de la manutention de la Compagnie de l'isthme de Suez, vous a présenté un nouvel agent conservateur, la fleur du trèfle d'Égypte, connu dans le pays sous le nom de *bercim*. Mais, à cette occasion, M. de Chambure, qui a suivi des expériences tentées inutilement dans le même but avec des plantes aromatiques de la famille des labiées, vous a fait observer qu'avant de se prononcer en pareille matière, de nouvelles épreuves devenaient nécessaires, et une commission a été nommée pour en suivre les phases. De son côté aussi, votre Secrétaire a produit devant vous les résultats des expériences qu'il a instituées avec le concours de la direction éclairée du moulin français de notre ville ; il a repris les essais de conservation du blé par le moyen de la chaux, des cendres végé-

ales, et de la paille, tous moyens pratiqués par les indigènes; mais il a reconnu que tous étaient presque également insuffisants; la paille cependant lui semble mériter une certaine préférence. J'ai hâte d'ajouter que je me suis convaincu que, dans la pratique de l'établissement que je viens de citer, le mode ancien du pelletage des grains est encore le meilleur moyen de conservation. Ce sont là, en résumé, les conséquences de l'intérêt avec lequel l'Institut égyptien a suivi la culture des céréales et la fabrication du pain dans ce pays. Mais l'appât d'un gain plus considérable a porté le fellah égyptien, dans ces dernières années, à se livrer, sur une plus grande échelle, à la culture du coton, plante indigène sur les rives du Nil. L'état de cette culture, le rendement et l'avenir de ce précieux végétal, en Egypte, ont fait le sujet d'études suivies et d'observations pratiques de notre collègue, M. Grégoire. Cet agronome, qui connaît de longue date les ressources de l'Égypte, est convaincu que le coton est non-seulement un article recherché aujourd'hui par l'exportation, mais encore une source d'aisance pour le cultivateur de ce pays; et, selon lui, pour en augmenter et varier la production, il suffirait de régulariser et d'entretenir le système des irrigations de l'Égypte. Ce serait d'ailleurs là aussi un immense bienfait pour l'agriculture générale.

« Je ne vous parlerai pas, Messieurs, de la nouvelle culture d'opium qui, par nos soins, est implantée aujourd'hui sur les rives du Nil, dans cette heureuse Thébaïde qui a donné son nom à un des médicaments opiacés les plus précieux. Je ne ferai que mentionner également l'acquisition faite par la matière médicale d'un agent tannifère qui serait employé par les naturels du fleuve Blanc comme un anti-périodique fort estimé, connu sous le nom de *moudouss*. Peney ne nous a pas autrement annoncé cette écorce, dont M. le professeur Gastinel nous a donné la composition élémentaire. Mais, quoique ce chimiste n'ait pas

pu trouver, dans les parties constitutives de cette écorce, un alcaloïde végétal qui l'autorise à lui attribuer une vertu fébrifuge, et qu'il soit impossible jusqu'à présent d'en déterminer la famille végétale, il est à espérer cependant que l'attention des voyageurs s'y portera dorénavant, et que de nouvelles investigations viendront bientôt en préciser la nature et le degré d'utilité.

« La santé de la population au milieu de laquelle nous vivons ne nous a pas moins préoccupés, pendant le cours de cette dernière année, que par le passé. Nos collègues de la section de médecine, qui comprennent tout ce qu'il y a de grand dans leur mission de dévouement et d'abnégation, ont pris surtout à tâche de défendre les intérêts de la classe indigente ; dans plusieurs séances, ils ont agité la sérieuse question de l'hygiène des hôpitaux égyptiens, à la suite d'une discussion soulevée par une communication de votre Secrétaire. L'admission des malades et leurs conditions d'existence dans les établissements hospitaliers ont surtout été discutées, par M. Colucci-Bey et par M. Ogilvie, au point de vue de l'administration et des soins médicaux. M. le Président du service sanitaire de l'Égypte nous a fait espérer, par son concours dévoué, des documents authentiques et précis.

« Une question qui touche non-seulement à un des points les plus controversés de l'étiologie pathologique, mais encore à la sûreté publique et à la police sanitaire, a été traitée devant vous, Messieurs, par M. Abbate, inspecteur du service sanitaire de la basse Égypte. Il a relevé, pour la période décennale comprise entre 1851 et 1861, les cas de rage canine, communiquée à l'homme, en Égypte. Il n'a pu constater que quatre cas, dont aucun ne s'est montré d'une manière spontanée ; et, à force de recherches patientes et scrupuleuses, notre collègue a pu remonter au premier auteur de ces infections rabiques ; il a

obtenu des preuves non équivoques que, dans trois de ces cas, le virus a été communiqué aux chiens indigènes par des individus appartenant à une espèce étrangère à l'Égypte. C'est ainsi que M. Abbate confirme l'opinion de notre autre collègue, M. le docteur Camescasse, de Smyrne, qui soutient que, dans le Levant, les chiens indigènes ne contractent la rage que d'une espèce étrangère; il prouve aussi que l'hydrophobie rabique est extrêmement rare en Égypte.

« La discussion à laquelle a donné lieu cette communication, a non-seulement fait ressortir la valeur des opinions soutenues par l'auteur, mais encore elle est appelée à éclairer le débat scientifique que M. le professeur Tardieu a déjà résumé dans une autre enceinte.

« Au moment où de vastes inondations semblaient devoir modifier les conditions météorologiques et climatologiques de ce pays, et que l'apparition de maladies plus fréquentes parmi les grands animaux pouvait faire craindre l'invasion de quelque épidémie, il importait de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la constitution médicale de l'Égypte, de rechercher si, dans les maladies habituelles à ce climat, il ne se présentait rien d'insolite, et si, placée comme une sentinelle avancée, votre section de médecine pouvait rassurer la population du pays, très-facile à égarer, ou bien s'il y avait lieu de recourir à quelque sage mesure. Ces justes préoccupations nous ont amenés à examiner les formes que revêtent les fièvres typhiques dans la vallée du Nil. D'après les faits qui se sont produits devant vous, il a été constaté que ces pyrexies y sont moins graves, toutes conditions égales d'ailleurs, que dans l'Europe centrale; que les formes légères qui tendent à se substituer au typhus grave, dans quelques contrées de l'Allemagne et de l'Angleterre, semblent aussi devoir se montrer dorénavant en Égypte, où elles pourraient bien aussi, suivant les lois de

la pathogénie générale, se substituer au fléau typhique, qui est si terrible qu'on hésite même à l'appeler par son nom.

« Il existe cependant encore une maladie qui sévit avec fureur parmi les populations de l'Égypte, qui atteint les étrangers aussi bien que les indigènes, qui n'épargne ni l'âge ni le sexe, qui frappe le riche aussi bien que le pauvre, et que l'art de guérir ne combat pas toujours avec succès; cette maladie, qu'on caractérise par le nom générique d'*ophthalmie*, ne serait cependant, pour notre savant et laborieux collègue, M. Abbate, qu'une inflammation pure et simple, implantée seulement dans les mauvais terrains et entée sur une population insouciant et négligente. Il paraît, en effet, que les ophthalmies égyptiennes ont une terminaison moins grave aujourd'hui qu'autrefois; que la génération actuelle présente une proportion moins considérable d'aveugles et de borgnes. Faut-il rapporter cet effet au contact des peuples de l'Occident, et serait-il réellement dû à des habitudes d'une plus grande propreté? Quelle qu'en soit la cause d'ailleurs, il n'est pas indifférent de signaler le fait, et de montrer aux populations de ce pays les conséquences les plus probables de mesures hygiéniques mieux observées. Il est incontestable aussi que les fréquentes relations de l'Occident avec l'Orient ont préparé et amené de nouvelles phases dans la vallée du Nil. L'existence de notre œuvre sur cette terre d'Égypte ne dit-elle pas assez hautement notre sympathie pour ce pays, et notre croyance absolue au développement et au progrès de ses populations?

« Je dirai, en terminant, et pourquoi feindrais-je une fausse modestie? que nos vœux ont été entendus par les membres de la famille de Méhémet-Ali. Dès le jour de notre fondation, S. A. le vice-roi d'Égypte s'est déclaré le protecteur de l'Institut égyptien. LL. AA. Ismail-Pacha, Moustapha-Pacha et Halim-Pacha s'associent de cœur à notre œuvre, dont ils sont aujour-

d'hui membres honoraires. Ces hauts patronages témoignent d'une manière éclatante de la sympathie que notre dévouement aux lettres, aux sciences et aux arts a dû naturellement trouver dans ce berceau des connaissances humaines. Ce sont là pour nous, Messieurs, de puissants stimulants, comme ce sont de nobles garanties pour l'avenir des populations égyptiennes. Soyons fiers de concourir à une œuvre de régénération, et répondons, par des travaux sérieux, à la mission que l'Occident nous confie et que l'Orient attend de nous! »

— M. Abdallah-Saïd lit ensuite un discours, en langue arabe, dont voici une traduction fidèle en français :

« Louange à Dieu, qui a mis dans l'homme la disposition et la faculté de conception des sciences et des belles-lettres, et lui a appris ce qu'il sait; qui l'a distingué de tous les êtres par d'immenses prérogatives, et l'a doué de plusieurs dons précieux! Louange à lui, car il a donné à l'homme le génie et la faculté de créer des institutions fécondes, des œuvres utiles et florissantes! Rendons-lui hommage, tant que nous avons une voix, et aussi longtemps que battra notre cœur! Rendons hommage aussi, et par la renommée la plus pure, et par une reconnaissance éternelle, à la mémoire de ceux de ses élus qui sont les plus parfaites de ses créatures, qui en sont l'image, et qui en sont l'expression fidèle, eux qui sont les ornements de l'humanité dont ils forment les plus brillants flambeaux, servant à l'orienter, comme les astres qui brillent dans le firmament, eux qui, pour leurs semblables, sont comme la rosée bienfaisante qui tombe sur la fleur. Ce sont eux qui

nous ont frayé le sentier des connaissances et qui, par-là, se sont acquis un renom et une illustration qui dureront éternellement.

« Personne ne saurait douter que le culte des sciences ne soit la meilleure et la plus importante des missions; s'en occuper, c'est la plus belle des occupations. Ne voit-on pas que ceux qui sont qualifiés de savants sont comblés d'honneurs et de louanges, dans tous les pays et chez tous les peuples, et qu'ils sont comme un point de mire de la considération et de la bienveillance unanimes dans les âges et dans les siècles? Ne sont-ils pas les ornements précieux de l'esprit et de l'intelligence? Écoutons ce qu'a dit à cet égard un poète ancien :

« La science, ô mon fils! est le meilleur patrimoine
« qu'un père puisse laisser à ses enfants; c'est la spéculation
« la plus féconde. N'obtient-on pas, au moyen de la
« plume légère, ce qu'on ne peut avoir par les rapides
« coursiers? »

« Dès les siècles les plus reculés, et à toutes les époques, l'usage de se réunir, pour discuter et parler de sciences, a été un but louable; il a été entouré de toutes les considérations dues aux œuvres grandes et utiles. Il n'y a rien de plus beau que de s'entretenir des belles-lettres! C'était un usage suivi par les Perses et les Arabes. C'est à cet usage que nous devons les meilleures maximes de la sagesse et de la morale. On ne peut pas nier que de pareilles réunions ont eu chez les peuples civilisés les conséquences les plus heureuses.

« C'est aussi dans ce but honorable qu'a été fondée en Égypte l'institution qui nous réunit aujourd'hui. Dans son sein, on discute les productions intellectuelles des différentes branches de nos connaissances scientifiques et littéraires, quelles que soient leur nature et leur origine. Une fois produites et présentées, elles sont placées dans la ba-

lance de la réflexion et de la critique et, si elles sont jugées dignes, consignées dans les bulletins ou dans les mémoires de l'Institut, pour valoir à leurs auteurs de l'honneur et de la renommée.

« A plus d'un égard, cette institution, placée sous la protection bienveillante de S. A. le vice-roi d'Égypte, honorerait le règne de ce prince, en s'efforçant de remplir le but qu'elle s'est donné en se créant. Elle ne laisse rien à désirer par sa composition et par son organisation ; elle a succédé à une sœur aînée qui est son guide et dont elle s'efforce d'atteindre la grandeur. Son utilité est reconnue dans les pays de l'Orient et de l'Occident.

« Ses portes sont ouvertes à l'éloquence et à la science, et on y accueille avec bienveillance le noble visiteur ou l'admirateur de l'Égypte.

« Il est d'usage, parmi ses membres, de se réunir une fois par an, en assemblée générale, pour résumer les travaux qui se sont produits dans les séances ordinaires ; c'est ce jour heureux que nous célébrons aujourd'hui. Félicitons-nous-en réciproquement, mais félicitons surtout celui qui a eu l'idée féconde de jeter les bases de notre édifice, celui qui l'a consolidé en y joignant une bibliothèque précieuse ! Rendons hommage à l'auguste souverain de l'Égypte, qui a daigné en être le protecteur et le soutien. Prions le Tout-Puissant de veiller sur ses jours ; prions-le de le couvrir du manteau de la gloire et de la sécurité ! »

— M. le docteur Abbate a la parole, pour lire un éloge du voyageur Peney, médecin du Soudan :

« Messieurs, en rappelant à votre mémoire le docteur Alfred Peney, prématurément ravi aux sciences géographi-

ques, je m'acquitte d'un devoir de conscience envers un collègue dont j'ai eu personnellement et à plusieurs reprises l'occasion d'apprécier, sur le lieu même qui a servi de point de départ à ses exploits, les qualités éminentes et le zèle ardent en matière de recherches scientifiques et humanitaires. S'il est des regrets que le temps affaiblit, il en est d'autres qu'il ne fait qu'accroître ; et, bien qu'une année se soit presque écoulée depuis que le docteur Peney n'est plus, je crois obéir à un sentiment aussi mérité qu'il est général, en donnant un témoignage public d'estime et de souvenir à l'intrépide voyageur que la mort a surpris au milieu de sa périlleuse exploration des sources du Nil.

« La perte que les sciences géographiques ont à enregistrer sera des plus sensibles et des plus regrettables, sous tous les rapports, mais surtout au point de vue des résultats qu'on pouvait attendre de découvertes rigoureusement constatées.

« C'est depuis 1840, époque où le jeune médecin quitta la France, sa patrie, pour l'Égypte, qu'il nourrissait le projet de se rendre à la recherche des contrées inconnues du Soudan, et d'y mettre à profit ses études de géographie et d'ethnologie. En effet, dès son arrivée à Khartoum, et dans ses voyages aux deux *fleuves Blanc et Bleu*, comme médecin militaire de l'armée, et ensuite comme inspecteur en chef du service médical égyptien dans les provinces du Senaar et du Kordofan, il sut recueillir et fournir aux sciences géographiques une quantité de matériaux précieux, dignes d'un véritable intérêt, que ce voyageur d'élite avait soumis à l'Académie des sciences, dans un mémoire important, sur l'ethnographie des races du Soudan et leurs maladies. Mais le but éminent qu'il se proposait d'atteindre, c'était l'exploration ou la recherche des sources du Nil.

En 1857, alors que je me trouvais à Khartoum, faisant partie de la suite de S. A. le vice-roi, dans son excursion des

provinces soudaniennes, Peney me manifesta son idée depuis longtemps mûrie, et qu'il entendait désormais mettre à exécution, alors que l'expédition projetée par M. le comte d'Escayrac, sous le patronage du gouvernement égyptien, commençait à se désorganiser pour faire définitivement son mouvement rétrograde à Dongola, avant même d'avoir atteint la station du départ sur le *fleuve Blanc*.

« Enfin, la mission d'explorer les hautes régions des sources pour le compte du gouvernement lui fut confiée par S. A. le vice-roi, expédition que malheureusement il ne devait pas accomplir, mais dont les documents recueillis, dès le début de l'entreprise jusqu'au dernier moment, ont été conservés et enregistrés dans les annales géographiques par le Nestor de ces mêmes sciences, l'illustre Jomard, de l'Institut de France. Avant de suivre les traces de notre confrère, permettez, Messieurs, que je vous dise un mot sur ces sources du Nil, ce grand mystère d'Isis, qui, depuis les époques reculées, cache l'origine de ce fleuve, but de tant de voyages audacieux et de courageux exploits des géographes modernes.

« Quoique les matériaux précieux, recueillis par les soins éclairés des sociétés, aient ouvert à l'esprit humain des voies inexplorées, malgré le dévouement, les efforts, le courage et les travaux des modernes chercheurs, la géographie de ces vastes contrées, si elle n'est plus absolument un mystère, est restée pourtant, je ne dirai pas complètement inexacte, mais étayée en plusieurs endroits par de simples conjectures. Le caractère sauvage des hordes nomades qui habitent les grands plateaux du *Soudan* et de l'*Unyamwezi*, les obstacles que la nature oppose, les montagnes, les cataractes, les marécages, qui arrêtent les explorateurs, peuvent expliquer comment ces grandes difficultés ne sont pas encore vaincues. D'ailleurs on ne saurait s'en tenir aux

seuls renseignements donnés par les naturels. De nos jours la méthode du vénérable Hérodote, qui dit toujours : — je ne fais que rapporter ce que m'ont raconté les Africains, — n'est plus admise dans les modernes sciences géographiques qui préfèrent, avec raison, s'appuyer sur la constatation réelle des faits et des lieux.

« L'ensemble des tentatives, qui se sont proposé pour but la connaissance de l'Afrique intérieure, peut être partagée en différentes périodes. La première s'étend de l'antiquité jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ; c'est le temps des exagérations, des merveilles et des fables, où le peu de notions que l'on possédait procédait encore d'Hérodote, de Strabon, de Ptolémée. Rien n'égale surtout l'incurie des Portugais, indignes successeurs des anciens sur cette terre africaine, où ils ont trouvé leur ruine pour n'avoir voulu en tirer que des profits matériels. Les récits de leurs missionnaires ne sont que des entassements de merveilles et de miracles, de montagnes d'argent, de lacs aurifères, et autres récits enfantés par la superstition et l'ignorance. Cette période de l'Afrique fabuleuse et primitive a son expression ; pour en donner un exemple, dans la carte du savant d'Anville sur laquelle, à côté de grandes lacunes, s'allongent quelques chaînes de montagnes indécises, quelques cours d'eaux incertains, et se dressent presque autant de points d'interrogations que de légendes. Pourtant, en ce qui concerne la recherche des *Sources du Nil*, Bruce, s'il n'était pas le premier Européen qui s'y soit dirigé, a été toutefois le premier qui ait prétendu d'en fixer astronomiquement la situation, jusqu'au point d'assigner même à la source principale ses degrés et ses minutes de latitude et de longitude. Bruce, qui admet trois sources, a été devancé dans cette recherche spéciale par le missionnaire italien Pai, qui en admettait avant lui deux, selon Kirker et Ludolf, et qui a été suivi par Jones, lequel en assignait également deux, mais

différentes. En résumé, cette période ne se recommande par aucune observation bien constatée.

« Mais une ère nouvelle de savantes découvertes s'ouvre pour l'Afrique, ère féconde pendant laquelle Clapperton et Lander, il y a trente ans, ont donné, les premiers, de grands et véritables résultats sur le *Tscad* et le *Niger*, et ont précédé la période actuelle dans la recherche sérieuse des *Sources du Nil*, dans la reconnaissance des monts situés sous l'équateur, dans la visite des vallées du *haut Zambèse*, du *Niger*, du *Shari*. Des notions exactes et précieuses pour la science ont redressé plusieurs erreurs, en ce qui concerne la topographie africaine ; le *Sahara* désormais est un plateau entrecoupé de vallées et de montagnes ; le *Soudan* est, en partie, le lit d'une ancienne mer. De l'autre côté de l'équateur s'étend une série de lacs entre lesquels le *Nyanza*, comme nous verrons tout à l'heure, et le *Tangayaka*, tiennent les premières places. Voilà pour les conquêtes géographiques ; et, quoiqu'elles soient fort considérables, cependant il reste encore beaucoup à faire aux futurs explorateurs, spécialement pour les *Sources du Nil*, dont nous approchons, mais sans encore y toucher, et où Peney était peut-être sur le point d'arriver, du côté du Nord, et Rehmann par Mombaz ; presque en même temps les intrépides Burton et Speke y convergeaient du côté sud, en revenant du tropique à l'équateur.

« Le docteur Peney partait de *Gondokoro*, par le 4° lat. Nord, le 20 février 1861. Après avoir dépassé l'île de Jan-ker, il atteignait les premiers rapides de *Djendok-Garbo* ; et, à huit lieues Sud des cataractes de *Makedo*, il arrivait, après trois jours de marche, en face de la chaîne du mont Régo, qui forme la limite méridionale de la province Barry et où commence la province Mady qui s'étend, du S.-S.-E. au N.-N.-O., sur une largeur d'un demi-degré. Il y reconnut le pic *Ghiri*, vers 3° 1/4 latitude et, [non loin de là, le

Galufi, terme qu'on assigne à une exploration précédente. Au pied de ce monticule vient passer le fleuve, contre des écueils très-dangereux pour la navigation. Au-dessus de *Djendok-Garbo*, il constata que le Nil coule sans entraves dans un lit de couches sédimentaires que traversent, sur les deux rives, de petits affluents. Le *Kyk*, indiqué par Knobler, autre regrettable voyageur dont j'ai pu apprécier les talents et que j'ai connu au *Soudan*, est le premier dans la série. Ces affluents sont si nombreux, que Peney en a compté, dans l'espace de 40 kilomètres, une centaine, ignorés jusqu'à lui; il les a considérés comme des parties intégrantes des sources du *fleuve Blanc*. Enfin, il avait signalé un grand affluent, le *Lonkoudi*, prenant sa source dans la chaîne des montagnes de Régo, et débouchant dans le Nil vers *Djendoki-Garbo*.

« Les dernières nouvelles qu'on ait reçues du docteur Peney datent du 20 mai 1861, et il se préparait à partir dans le mois de juillet. D'après les informations recueillies des indigènes sur les lieux, le fleuve, après avoir dépassé les chaînes de Régo, s'éloignerait tout à fait des montagnes, et présenterait alors une vaste nappe d'eau d'un courant très faible, mais d'une grande profondeur. C'est là, sans doute, ce que l'on a indiqué comme le grand lac *Victoria-Nyanza* de Speke, découverte qui a eu lieu à peu près en 1860. En effet, le capitaine Speke, de l'armée des Indes, nous étonne par une sorte de coïncidence qu'il trouve entre cette position et celle que les derniers observateurs ont assignée aux rives du Bahr-el-Abiad supérieur, comme nous venons de le signaler entre le 4° et le 3° degré latitude Nord; il n'a pas hésité à admettre que le grand lac *Nyanza*, cette mer intérieure, nommée par les indigènes *Ukerewe*, qui s'élève à 3,750 pieds au-dessus du niveau de la mer, ait un écoulement à son extrémité Nord, et que le courant porte son eau dans le *Nil Blanc*, vers ces parties actuellement connues,

auxquelles correspondent les rivières *Lamutuh* et *Tubiri*. C'est de cet endroit du Bahr-el-Abiad, appelé *Tubiri* par les Barry, qu'on compte trente jours de marche, pour arriver aux lieux où la rivière, devenue alors très-peu profonde, se divise en plusieurs bras. C'est ainsi que l'extrémité Nord du grand lac n'est pas connue des Arabes, et que les trente jours de marche correspondent à l'intervalle qui le sépare presque exactement de ces rivières, dont le confluent forme le *Nil Blanc*. Cependant il faut avouer que toutes ces données et opinions sur les sources du Nil sont encore du domaine des conjectures, fondées sur l'évaluation d'une certaine distance vaguement exprimée, et sur le choix du point de départ et du point d'arrivée, d'autant plus que la longitude du pays des Barry, comme le remarque judicieusement M. Jomard, est encore un objet de discussion ; les évaluations de Knobleker ne seraient pas elles-mêmes d'accord avec celles de notre collègue d'Arnaud-Bey, tant sous le rapport de l'île de *Janke* que sous celui de la position de *Gondokoro*.

« Nous voilà donc presque insensiblement arrivés à la grande question qui s'agite, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, au sujet de ces mystérieuses sources du Nil, sur l'existence desquelles un avenir prochain pourrait bien nous fixer. D'ailleurs, la connaissance certaine et acquise de plusieurs dépôts d'eaux tropicales, provenant des pluies annuelles, et peut-être aussi de la fonte périodique des neiges, qui sont inférieures à la limite des neiges perpétuelles, nous rapproche de plus en plus des régions les plus certaines et les plus probables d'où jaillissent ces sources tant cherchées.

« Certainement du grand massif de montagnes appelé *Unya-Mueri* dans la langue du pays, c'est-à-dire centre de la lune, par suite de leur forme en croissant, ou de la couleur blanche des neiges qu'elles revêtent, sortent des rivières, telles que la *Kitangula* et le *Kutanzo*, lesquelles déversent leurs eaux dans le grand lac *Nyanza*. Vous savez, Messieurs, que

dès le temps de Ptolémée on assignait à ces fameuses montagnes de la lune, *σελήνης ὄρος*, l'origine du Nil sacré. D'autres eaux, selon les renseignements que Krapf a obtenus des *Wakanfa*, descendent des monts *Kenia*, et coulent au N. E., vers un grand lac, qui ne peut être encore autre que le *Nyanza*. M. Jomard a émis aussi une opinion, identique et il fixe la situation de la source la plus orientale du Nil blanc au Nord des montagnes *Kenia*.

« Telles sont enfin les découvertes les plus récentes, auxquelles avait désiré de contribuer pour sa part notre regrettable confrère, que la vigueur de l'âge et les connaissances en histoire naturelle rendaient éminemment propre à faire d'excellentes et d'utiles observations, et à tirer de son voyage tout le parti possible.

« Après quelques jours derepos, Peney dut interrompre son expédition de juillet, par suite des fièvres paludéennes qui l'avaient assailli, depuis un mois environ. Néanmoins, comme chez lui le moral n'était point du tout affaibli, il ne s'occupait pas moins des préparatifs de son second voyage ; l'espérance de découvertes qu'il comptait faire quelques jours plus tard le soutenait. Mais, dès le 24, de violents accès de fièvre, de ces artérites pernicieuses qui sévissent si cruellement dans ces régions, le surprirent tout à coup, le 26 juillet, et à sept heures et demie du soir l'infortuné voyageur expirait à *Gondokoro*, victime de son amour pour la science et de son dévouement aux progrès de la civilisation, pleuré par quelques compagnons fidèles et par des indigènes qui l'aimaient comme un frère.

« Instruction, modestie, courage, caractère élevé, Peney réunissait toutes ces éminentes qualités. Ces quelques mots résument l'éloge que lui a décerné M. Jomard au sein de la Société de Géographie de Paris.

« Je ne crois pas abuser de votre indulgence, Messieurs, si, après avoir jusqu'à présent considéré notre collègue Peney

sous le point de vue des sciences géographiques, je vous expose un moment ses intentions morales, qui formaient pour ainsi dire le principal objet de ses vœux, c'est-à-dire la civilisation des races du Soudan. Si tel est le but final des voyageurs et des découvertes provoquées par les Sociétés savantes, Peney, j'en fais hautement le témoignage, par la douceur de son caractère, par ses connaissances des langues des contrées du Nil, par ses aptitudes spéciales et l'ensemble de ses manières, était plus que nul autre destiné à s'attirer les sympathies des populations que leur état sauvage ne saurait soustraire néanmoins aux influences des bons traitements et des exemples d'une franche sympathie. La mission de Gondokoro, et les sentiments d'affection que manifestèrent les différentes tribus riveraines du fleuve Blanc au 4° degré Nord, en sont la preuve, et confirment la possibilité de leur éducation. Le vrai moraliste ne souhaite pas d'ailleurs l'extinction de la race nègre; ce qu'il souhaite, c'est sa transformation morale. Or, il n'existe jusqu'ici qu'un moyen connu de relever le caractère des familles humaines, c'est l'éducation. Les noirs, par leur genre de vie nomade, échappent plus que d'autres à cette influence. On ne pourrait guère atteindre ce but qu'en les attirant par la douceur, et aussi par l'appât du gain, vers les grands centres de populations, comme à Khartoum, par exemple, en leur inspirant ainsi des sentiments de sociabilité et des notions de vertus, destinés à remplacer les vices et les crimes qu'enfantent l'ignorance et la barbarie.

« Ceux qui s'intéressent à la destinée des nègres, n'espèrent désormais les conquérir à la société que par les bienfaits de cette société même. L'éducation seule, je le répète, les moyens de persuasion et de douceur peuvent les réunir à la population blanche, sans les confondre, les réconcilier avec la vie sédentaire, les marier avec la terre, les transformer comme en Amérique, en leur inspirant l'amour de la véritable

liberté, et en en faisant des hommes dignes de *Liberia*. Cette race, aux yeux et à la peau noire, s'évanouira-t-elle avec le temps? Je ne le crois pas, et cela est presque impossible.

« Aux yeux de l'ethnologue, toutes les familles, quelle que soit leur couleur, ont une valeur relative; toutes peuvent concourir, par des dons différents et variés, au travail commun de la civilisation; l'intérêt bien entendu des civilisations modernes n'est point de maudire les races, c'est au contraire de les bénir et de les réunir toutes dans un sentiment d'humanité. En détruisant le fait odieux de l'esclavage à Columbia, dans le district où est située la capitale des États-Unis, à Washington, ce territoire pour ainsi dire sacré de la république américaine, le Sénat et le président Lincoln ont noblement prouvé à l'Europe que les principes de justice et d'humanité dominent les scènes sanglantes et souvent odieuses de la guerre civile qui désole l'Amérique du Nord, et qu'elle est liée désormais à une idée essentiellement civilisatrice. C'est ainsi qu'en détruisant l'esclavage dans les contrées du Soudan, on arrivera à ces résultats tant désirés pour le bien-être du commerce, du trafic, de la moralisation des races noires, en les attachant aux races blanches par les liens de la vertu et de l'amitié. A cette occasion, je dois insister sur cette observation, que les découvertes du Nil n'ont jamais fait de plus grands progrès qu'à dater du moment où, en 1837, S. A. le Vice-Roi a aboli l'esclavage à *Khartoum*. Ce fut à partir de cette époque, le docteur Peney l'a constaté, que les tribus nègres se prêtèrent avec plus de facilité et d'abandon à satisfaire la curiosité des voyageurs.

« J'ai le plaisir d'ajouter à cette note et aux renseignements qu'elle contient sur les dernières explorations du Nil, que je viens d'apprendre de M. Debono, le compagnon de voyage du docteur Peney, arrivé ces jours-ci de Khartoum, que M. Patrick, consul anglais au Soudan, s'est embarqué der-

nièrement sur le *fleuve Blanc* pour le remonter jusqu'aux sources, et s'y rencontrer avec l'infatigable capitaine Speke, son compatriote. Ce dernier, de retour depuis peu de temps de l'Angleterre, a repris son voyage de l'année 1860, époque de sa découverte du lac *Victoria Nyanza*, et il se propose de le continuer au delà de l'équateur. Espérons que les deux intrépides et savants voyageurs se donneront la main dans ces régions encore vierges, au profit et à l'honneur de notre siècle et de l'humanité! »

— M. l'avocat Gatteschi lit, en langue italienne, un travail sur la législation musulmane, qui sera reproduit en entier dans notre deuxième volume des Mémoires.

Après cette lecture, l'assemblée se forme en comité secret pour l'élection du bureau de l'année 1862-1863.

Sont nommés :

Président :

M. DE CHAMBURE.

Vice-Présidents :

M. COLUCCI-BEY.

M. H. THURBURN.

Secrétaire :

M. le docteur B. SCHNEPP.

Archiviste :

M. G. PEREYRA.

Trésorier :

M. le docteur ABBATE.

Membres du Comité de publication :

MM. D'ARNAUD-BEY.

FIGARY-BEY.

GASTINEL.

KÖENIG-BEY.

MAHMOUD-BEY.

OGILVIE.

PENSA.

La séance est levée à 7 heures.



100

100

100

100

100

SÉANCE DU 10 JANVIER 1862.

Présidence de M. de CHAMBURE, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

D'une lettre de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de l'Institut impérial de France, qui nous accuse réception des divers numéros de notre bulletin et qui nous informe qu'il sera répondu ultérieurement à notre demande d'échange des Comptes rendus de cette savante compagnie avec nos bulletins.

M. le Secrétaire dépose sur le bureau plusieurs opuscules et journaux ; la suite des Annales du commerce extérieur, publiées par le ministre de l'Agriculture, du commerce et des travaux publics de France ; un exemplaire des Annales médico-psychologiques de Paris ; un exemplaire du discours d'ouverture du cours d'indoustan, prononcé par M. Garcin de Tassy à l'ouverture de ce cours, le 2 décembre 1861 ; un numéro de la *Presse Scientifique des Deux-Mondes*, de la *Gazette Médicale d'Orient*, du *Journal de l'Isthme de Suez*, etc.

La discussion sur la rage, en Égypte, étant toujours ouverte, M. Colucci-Bey demande la parole pour rappeler combien cette grave question mérite d'être étudiée consciencieusement; quant à lui, depuis qu'il dirige le service sanitaire de l'Égypte, depuis les trois dernières années, il n'a eu à enregistrer, dans les archives de son administration, que les deux derniers cas rapportés par M. Abbate; mais il a eu antérieurement connaissance de deux autres cas qui se sont produits au Carioum et à l'Atfeh, localités, dit-il, où, en effet, il n'est pas rare de voir se rassembler des chasseurs européens amenant des meutes de chiens de race étrangère au pays. L'orateur n'est pas très-éloigné de partager l'opinion, émise dans cette enceinte, sur l'extrême rareté de la rage spontanée, parmi les chiens égyptiens, et il croit à la possibilité de la transmission de cette maladie à ces animaux par les chiens européens.

Quant à d'autres faits que ceux contenus dans le travail de M. Abbate, notre collègue, M. Colucci-Bey, ne pense pas qu'il faille leur accorder de confiance; ils n'ont probablement jamais existé que dans l'imagination de certaines personnes, et on n'en retrouve nulle trace dans les documents officiels. Un corps savant, dit-il, ne doit accueillir et prendre sous sa responsabilité que des faits avérés et bien observés; il faillit à son honneur en même temps qu'il égare, à l'étranger surtout, l'opinion publique sur laquelle se base aussi la science.

M. Abbate croit devoir rappeler à l'Assemblée que le premier, en Égypte, il émet l'opinion que la rage y est communiquée par des chiens étrangers aux chiens indigènes, lesquels ne contractent jamais la rage spontanée. Il croit pouvoir fonder son dire sur ce que ces animaux vivent en pleine liberté et qu'ayant des glandes anales plus développées et plus odorantes que les chiens européens, ils sont plus portés à satisfaire l'instinct génésique.

M. de Chambure demande s'il n'existe qu'une seule race de chiens en Égypte.

M. Abbate rappelle que, dans son travail, il a déjà indiqué les caractères distinctifs des trois grandes variétés de chiens égyptiens : la variété commune, le chien fauve à museau de renard ou de chacal, avec de petites oreilles ; la grande variété d'Herment, qui présente un type léonin et qui est d'une grande férocité ; il y a aussi une variété de petite taille.

M. Schnepf, sans chercher à réfuter les conséquences que M. Abbate croit pouvoir tirer du développement plus considérable des glandes anales dans la race canine de l'Égypte, voudrait que ce dernier pût cependant appuyer son opinion d'expériences précises et comparatives pratiquées sur les chiens indigènes et étrangers ; il voudrait qu'il fût bien établi en quoi ces organes diffèrent dans l'une et l'autre variété ; il voudrait surtout que l'auteur de cette idée refît ses expériences et qu'il en rendît témoin quelques-uns des membres de l'Institut.

M. le Président résume, en peu de mots, l'état de la question, et invite M. le docteur Abbate, qui a bien mérité de la science en soulevant ce débat, à vouloir bien donner suite à ses intéressantes recherches, et de nous en faire part.

La parole est donnée ensuite à M. Schnepf pour la lecture d'un travail qui a pour titre : *Des maladies prédominantes parmi les populations indigènes de l'Égypte*.

A propos de cette communication, M. le docteur Abbate fait observer qu'en Égypte, comme partout ailleurs, les malades n'aiment pas aller chercher des soins à l'hôpital, et il croit que la crainte que leur inspirent les établissements de charité publique est plus grande, chez les indigents égyptiens, que les ennuis ou même les difficultés de leur admission. Il pense, comme l'auteur de ce travail, que l'aphthe malin, ou bien plutôt cette petite tumeur, placée sur la

muqueuse buccale et qu'on connaît ici sous le nom de bouton, n'a d'autre caractère que celui d'un symptôme concomitant d'une inflammation de cette muqueuse ; mais rien ne l'autorise à être plus précis, et c'est pourquoi il émet le vœu que des autopsies soient faites à l'hôpital arabe de la ville, dans le but de préciser la nature de cette tumeur et de déterminer ensuite la cause de son origine. M. Abbate propose que l'Institut invite M. le Président de l'intendance sanitaire d'Égypte à provoquer des autopsies dans le service des enfants malades.

M. Colucci-Bey, président du service sanitaire, rappelle que dans les hôpitaux égyptiens, l'admission des malades de toutes les nationalités et de toutes les sectes religieuses est possible ; qu'à cet égard, la générosité du gouvernement égyptien se porte sur toutes les classes souffrantes et sur toute la population du pays ; mais que cet accès si facile nécessite néanmoins un contrôle qui permette de distinguer l'indigent de celui qui, n'ayant pas besoin de recourir à la charité publique, abuserait même de la grande latitude accordée au malheur, pour obtenir des secours. Pour ce qui est de l'intérieur et des soins de nos établissements hospitaliers, dit M. le Bey, s'ils ne peuvent pas lutter avec ce qu'on rencontre en Europe, où tout n'est pas parfait non plus, il y a cependant une grande différence, pour l'Arabe et pour l'Égyptien, entre son habitation sombre et humide, où tout lui fait défaut, et le bien-être matériel même qu'il trouve dans les hôpitaux égyptiens. Il aurait voulu trouver cette constatation dans le travail de M. Schnepf ; toutefois, il pense que la critique modérée de cet auteur doit avoir pour but, principalement, de porter l'administration à mieux faire. Quant à lui, il fera tout ce que, dans sa position, il lui sera possible de faire : aussi appuie-t-il la proposition de M. Abbate.

M. Ogilvie, médecin en chef à l'hôpital arabe d'Alexan

drie, croit que les plus grands obstacles à la fréquentation de l'hôpital par des malades indigènes, ce sont les préjugés. Les malades musulmans n'aiment pas à être traités par des médecins chrétiens, et ils craignent ensuite les autopsies; une cause non moins réelle, suivant l'orateur, c'est que le musulman n'aime pas à être contraint à manger et à dormir à telle ou telle heure; il ne veut pas non plus être rationné dans son appétit; toutes conditions qui entravent la liberté d'action que le fellah cherche avant tout à conserver.

M. H. de Montaut est étonné d'entendre parler, dans cette Assemblée, de la répugnance des Arabes pour les maisons hospitalières; chacun sait, dit-il, combien les mosquées destinées aux malades, pendant la domination des califes, étaient fréquentées par les infirmes ou les indigents, qui s'y trouvaient tellement bien traités, qu'il a fallu qu'Abdallah fit un arrêté spécial par lequel le temps de séjour d'un malade ordinaire était réduit à trois jours. — Pourquoi, se demande M. de Montaut, ne ferait-on pas mieux aujourd'hui? Pourquoi ne pourrait-on pas imiter, envers les modernes Égyptiens, la sollicitude des califes? Il désirerait que les saines réflexions de l'auteur du travail dont nous venons d'entendre la lecture, pussent conduire l'autorité aux améliorations indiquées.

M. Schnepf reconnaît le premier, dit-il, que les hôpitaux égyptiens sont ouverts à tous les indigents; mais ce dont il se plaint, c'est que ceux-ci n'y viennent pas, quand il y aurait intérêt pour eux d'y réclamer des secours, et il persiste à croire que la cause principale de cet éloignement est moins dans les préventions que les arguments ci-dessus viennent de signaler, que dans certaines mesures administratives qu'il voudrait voir abolies. Il partage complètement le sentiment exprimé par M. Colucci-Bey; son seul but, en composant cet élément de statistique, c'est d'insister sur quelques améliorations qu'il serait heureux de voir intro-

duire dans les établissements hospitaliers de l'Égypte. Il se range également à l'avis de M. Abbate, quant à la nécessité d'appuyer, par des autopsies précises, les opinions qu'on devra professer sur la valeur et la nature du bouton, chez les enfants à la mamelle.

M. le Président résume les débats et met aux voix la proposition formulée par M. le docteur Abbate.

L'Assemblée décide qu'une invitation sera adressée à M. le Président de l'intendance sanitaire d'Égypte, afin que ce fonctionnaire veuille bien engager les médecins qui donnent des soins aux enfants malades, à faire des études non-seulement cliniques, mais encore physiologiques et pathologiques sur le bouton.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 5 heures 1/2.



SEANCE DU 24 JANVIER 1862.

Présidence de M. de CHAMBURE, Vice Président.

Le procès verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

D'une lettre de M. Maunier, agronome de la Thébaïde, par laquelle notre correspondant nous informe des progrès que fait la végétation du pavot rouge de France et des variétés indiennes qu'il cultive comparativement sur les rives du Nil, à la hauteur d'Esneh. M. Maunier nous adresse, en même temps, un relevé des crues du Nil, pendant une partie de l'année 1861 ;

D'une lettre de M. Ollivier, chef du service de la maintenance de la Compagnie de l'isthme de Suez, qui accompagne une notice sur la destruction des charançons.

M. de Chambure dépose sur le bureau les procès-verbaux des commissions françaises qui ont été chargées, par S. Exc. M. le ministre de la guerre, d'examiner les procédés de M. Doyère, relatifs à la conservation des grains par l'ensilage rationnel et pour la destruction des insectes au

moyen du sulfure de carbone; — il fait hommage de ce recueil à notre bibliothèque. — Remerciements.

M. le secrétaire fait passer sous les yeux de l'assemblée le relevé des observations journalières de la hauteur des eaux du Nil, faites dans le domaine d'El-Montanah, près Esneh, par M. Maunier, depuis le 24 avril jusqu'au 19 septembre 1861. Il résulte de là une courbe presque régulièrement ascendante, à partir du 18 juin jusqu'au 16 septembre, époque à laquelle le fleuve a atteint 9^m,25 au-dessus de l'étiage; c'est le maximum de hauteur dans cette station d'observations, qui correspond à peu près à la latitude Nord de 25° 21' 38". L'étiage tombe, suivant ces observations et dans ce point, entre le 2 et le 18 juin, car nous voyons les eaux baisser encore, faiblement il est vrai, en avril et en mai. La courbe que M. Maunier a tracée ne comprend pas encore la révolution d'une année complète, mais elle semble indiquer déjà une baisse dans la hauteur des eaux, à partir du 17 septembre, et la suite des observations nous fera connaître, sans doute, la marche décroissante du fleuve.

M. de Montaut croit devoir faire remarquer, à cette occasion, qu'il existe actuellement même deux nilomètres sur le fleuve de l'Egypte : l'un, le plus ancien, au Caire, c'est le Meghyas ; l'autre est celui du barrage ; que ces deux moyens de mesurer les hauteurs variables des eaux du Nil n'ont encore rien de comparable ; que ce sont deux échelles, dont le point de départ, le 0 de l'une, ne correspond pas au 0 de l'autre, pas plus qu'au 0 de l'échelle tout arbitraire également d'Esneh. Pour rendre comparables les relevés enregistrés dans toutes ces stations, il faudrait, suivant ce savant ingénieur, adopter partout la même échelle graduée, et établir, au moyen de nivellements exacts, la position relative des zéros de ces échelles, correspondants tous à des niveaux inférieurs à ceux de l'étiage observé ; de cette ma-

nière, dit-il, on déterminerait avec précision les époques des crues à différents points du cours du fleuve, on fixerait la différence des crues dans la haute et la basse Egypte, et l'on saurait alors facilement dans quel rapport augmente la vitesse du courant, etc. Mais, continue notre collègue, en attendant que l'administration de l'Égypte reconnaisse l'utilité d'un pareil ensemble de travaux, il serait à désirer que M. Maunier continuât ses observations, et qu'il pût attacher à un repère fixe le niveau constant dont il part et qui sert de 0 à son échelle.

Tout en reconnaissant la justesse des observations que l'ingénieur des ponts et chaussées, M. L. de Montaut, vient de présenter relativement aux nilomètres, M. Colucci-Bey pense qu'en précisant par des observations régulières les jours des plus basses eaux dans les diverses stations, on pourrait obtenir, en peu d'années, le point qui correspond au minimum de hauteur ou au 0 de chacune des échelles, dont on rapporterait ensuite facilement les degrés des unes et ceux des autres à une graduation commune.

M. Schnepf voit dans tout nilomètre qui part du point précis de l'étiage, ou niveau des plus basses eaux, à n'importe quelle station, et qui indique le degré auquel s'élèvent les plus hautes crues, un mérite incontestable, celui de montrer quel est le champ parcouru; et, sous ce rapport, dit-il, le nilomètre de M. Maunier donne déjà un résultat important; il apprend qu'à la hauteur d'Esneh les crues du fleuve ont passé de 0^m à 9^m,25, hauteur supérieure de près de 0^m,50 au maximum du nilomètre du barrage, dans la même année. Il reste cependant à déterminer, de la manière la plus précise, le 0 de l'étiage.

M. d'Arnaud-Bey, directeur actuel des travaux du barrage, croit devoir faire observer que le nilomètre établi à la bifurcation même du Nil présente une échelle dont le 0 est bien fixe, par rapport à la mer, et à 1^m,80 au-dessus du

radier général du barrage; que, par conséquent, ce nilomètre pourrait servir de base et de point de départ à tous ceux qu'on voudrait élever sur le cours du fleuve.

M. le président croit être l'interprète de l'assemblée en proposant d'adresser des remerciements à M. Maunier, pour ses intéressantes observations, et de l'inviter à donner suite à ses études. — Adopté à l'unanimité.

M. le secrétaire donne ensuite lecture de la note de M. Ollivier, qui traite de la destruction des charançons dans le blé.

L'auteur rappelle les ravages que les blés ont essuyés dans les greniers de la Compagnie de l'Isthme de Suez, de la part de ces insectes, dès les mois de décembre et de janvier; il a été frappé surtout du développement de la larve en février, tandis qu'il n'a constaté en mars, dit-il, qu'une petite quantité de papillons, qu'il désigne sous le nom d'alucites. Pour sauver de la destruction complète ces blés, il les a d'abord transportés des magasins centraux à la manutention, puis, les dégâts continuant, il n'a plus eu d'autre moyen que de les convertir en farine, au mois d'avril, et de fabriquer avec celle-ci du pain et des biscuits.

M. Ollivier ne perdait cependant pas de vue les moyens conservateurs du blé qu'il a employés, dans des circonstances semblables, en Algérie; il s'est souvenu que certaines plantes fourragères jouissaient de la propriété de chasser et d'engourdir momentanément le charançon; quoique, dit-il, le résultat de ses expériences n'ait pas été complètement satisfaisant, il se proposait cependant d'y revenir en Égypte, en faisant usage du trèfle à fleurs blanches de Hollande, connu dans le pays sous le nom de *Bercim*. C'est du résultat de ses nouvelles expériences que M. Ollivier veut entretenir l'Institut égyptien.

Cet expérimentateur a commencé par placer du trèfle frais sur des blés en grenier, lesquels étaient en tas de 90 centi-

mètres de hauteur ; il n'a pas tardé à voir, dit-il , les charançons se réfugier sur les murs, et rester là comme engourdis. Après cela , il a divisé le blé en tas qu'il a écartés d'environ 25 centimètres des murs ; il les a recouverts de linges blancs qu'il a étendus également autour , afin d'augmenter les surfaces de refuge. Bientôt les insectes fuyards pouvaient être ramassés sur ces toiles, ainsi que sur les murailles, et il suffisait de faire balayer les murs et de secouer les toiles plusieurs fois par jour , pour voir disparaître en une semaine tous les charançons qui avaient envahi le grenier.

M. Ollivier avait opéré, en mai 1861 , sur 1,800 hectolitres de blé Saisy qu'il a mis ensuite dans des sacs, en ayant soin de les recouvrir de ce même trèfle. Il a ouvert ces sacs le 15 juillet , deux mois et demi après , et il y a trouvé le blé parfaitement conservé, sans traces de charançons, lui paraissant pouvoir être employés non-seulement dans des greniers ou magasins, mais encore à bord des barques et des navires de transport. Il n'hésite pas à croire que la destruction de cet insecte doit accroître la qualité alimentaire et la valeur commerciale des blés égyptiens. Il espère, en conséquence, que l'Institut égyptien voudra bien accueillir les résultats de ses recherches nombreuses et les sanctionner par des expériences comparatives.

M. de Chambure, à l'occasion de cette lecture, croit devoir relever une certaine confusion qui règne dans la note de M. Ollivier, lequel semble considérer le charançon comme étant la larve de l'alucite; celui-ci, à la vérité, est aussi un insecte destructeur du blé ; mais quant à ces insectes, parfaits tous deux, l'un est un coléoptère, et l'autre un lépidoptère ; l'un est très-commun dans tous les pays, et particulièrement en Égypte, tandis que l'alucite est extrêmement rare dans les magasins égyptiens. C'est là ce qui fait que l'auteur du travail que nous venons d'entendre a constaté une grande pro-

portion de charançons, insectes parfaits et non pas des larves, en février, tandis qu'en mars il n'a vu qu'une faible quantité de papillons.

Pour ce qui est de la conservation du blé, M. de Chambure s'en est occupé pendant de longues années ; il a eu occasion aussi de faire des expériences à l'aide de plantes aromatiques : l'absinthe, l'armoise, la tanaïsie, le genre cannabis, etc., qui passaient pour être des moyens destructeurs des charançons, ont été essayés ; mais il a le regret de devoir ajouter que toutes ces plantes n'ont donné aucun résultat satisfaisant ; il craint aussi qu'il en soit de même du Bercim que préconise l'auteur de la note qui vient d'être lue. Néanmoins le sujet est assez sérieux, continue M. de Chambure, pour que l'Institut ne rejette pas, sans examen, l'opinion qui s'est produite devant lui. Il propose donc qu'une commission soit nommée, à l'effet d'instituer des expériences tendant à apprécier l'influence que le Bercim exerce sur la conservation du blé, par rapport aux atteintes du charançon.

M. Colucci-Bey pense également qu'il y a lieu de renouveler les expériences dont il est question dans la note ci-dessus ; mais il rappelle qu'il existe déjà une commission chargée d'étudier le moyen de conservation des blés, et qu'il conviendrait peut-être de lui soumettre ce nouveau sujet d'investigation.

A cette occasion, M. Schnepf croit pouvoir annoncer sommairement à l'assemblée le résultat des essais de conservation qu'il a entrepris sur le blé égyptien, dans les magasins du moulin français d'Alexandrie. Il a fait mettre dans cinq caisses en bois d'égale grandeur des quantités égales du même blé ; dans l'une, il a mélangé le blé avec de la chaux vive ; dans l'autre, avec de la chaux éteinte ; dans une troisième, avec des cendres ; dans une quatrième, avec de la paille, et, dans la cinquième, le blé est resté pur

et sans mélange. Il y a eu des charançons dans les cinq caisses, à une profondeur plus ou moins grande; mais après avoir été nettoyés, ces blés ont été conservés de nouveau dans des sacs séparément; tandis que tous les autres échantillons étaient envahis par les charançons et en étaient dévorés, le seul sac contenant le blé qui avait été mélangé avec de la paille a été préservé, d'une manière complète, de toute trace de charançon ou d'autre insecte; le grain a conservé son éclat et sa pureté, pendant des mois. — Dois-je arguer de cela, dit M. le secrétaire, que la paille est un excellent conservateur du blé? Je le pense; mais d'autres essais sont cependant nécessaires pour établir le degré de conservation dont jouit ce mélange, quoique les cultivateurs de tous les pays sachent qu'un des meilleurs moyens de conserver intact leur blé, c'est de le laisser en épis.

M. de Chambure ne croit pas qu'il faille attribuer le maintien du blé à l'abri du charançon, à ce que celui-ci reste en épis, mais à ce qu'il séjourne en meule dans les champs et que jamais le charançon n'envahit les champs.

MM. Pereyra et Schnepf proposent à l'assemblée de porter sur la liste des candidats, au titre de membre résident de l'Institut égyptien, M. Gatteschi, avocat à la cour royale de Turin, qui a déposé entre les mains de M. l'archiviste un mémoire qui traite du droit international en Égypte. — Renvoyé au comité d'élection.

M. le marquis Antinori, porté sur la liste des candidats au titre de membre correspondant, est élu, à une grande majorité, membre correspondant de l'Institut égyptien.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à cinq heures et demie.



SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1862.

Présidence de M. de CHAMBORE, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

Des n^{os} 1371 à 1376 des *Annales du commerce extérieur*, publiées par Son Exc. M. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France. Remerciements ;

D'un opusculé de M. le vicomte de Rougé, ayant pour titre : *Etudes sur divers monuments du règne de Toutemès III*, découverts à Thèbes, par M. Mariette, notre honorable président. Remerciements ;

De plusieurs publications hebdomadaires, revues et journaux.

M. le secrétaire-archiviste dépose sur le bureau un travail volumineux de M. l'avocat Gatteschi, qui a pour titre : *del Diritto internazionale pubblico e privato in Egitto*, mémoire que son auteur a produit à l'appui de sa candidature. A cette occasion, M. Pereyra rappelle en peu de mots les titres qui recommandent M. Gatteschi aux suffrages de l'Institut égyptien. M. Gatteschi n'est pas seulement un in-

terprète érudit de la Loi, un initié à la jurisprudence des peuples anciens et modernes, un avocat distingué du barreau de Florence, c'est un homme qui, par son talent et son travail, a su déjà conquérir un rang élevé dans notre colonie européenne de l'Égypte. Le concours que promet M. Gatteschi à notre œuvre sera apprécié par chacun de vous, Messieurs, dit M. Pereyra, et notre collègue est non-seulement dévoué aux sciences, mais il a appris aussi à les cultiver.

M. Schnepp a eu l'occasion de connaître M. l'avocat Gatteschi, et d'apprécier son érudition solide, ainsi que son goût prononcé pour l'étude des grandes questions d'économie sociale, qui intéressent à un si haut point les populations de l'Orient ; il considère cette candidature comme étant des plus sérieuses ; il l'appuie, et il espère que ses collègues se joindront à lui.

Conformément à nos statuts, l'élection est remise à la séance prochaine.

M. le secrétaire fait passer sous les yeux de l'assemblée plusieurs objets provenant des fouilles qui se font aux environs de la ville d'Alexandrie, vers le Nord-Est de cette cité et le long de la mer, dans cette partie où les Grecs et les Romains avaient élevé leurs palais, depuis le Posidium, le Cæsarium, jusqu'à ces bains grandioses dont nous trouvons encore des vestiges autour du Lochias. Mais à côté des villes les anciens construisaient aussi leurs champs de repos, et ce sont les débris de toutes ces constructions que l'Arabe fouille pour en extraire la pierre qu'il convertit en chaux, ou bien qu'il livre au commerce, et qui sert à bâtir les modestes demeures des modernes Alexandrins.

Parmi ces trouvailles ne figurent ordinairement que des objets en terre cuite, comme des lampes funèbres dont M. le secrétaire présente à l'assemblée une collection choisie, quant à la forme et au degré de conservation ; ce sont, en général,

de petits godets sans ornements aucuns, plus ou moins aplatis, pouvant contenir au plus un demi-verre d'huile, et présentant à leur face supérieure deux ouvertures, l'une destinée à recevoir la mèche, et l'autre l'huile que l'on y versait. Ces petits objets portent parfois des empreintes insignifiantes, des cercles, des rayons, des carrés, etc.; il y en a cependant qui ont des figures sur l'une des faces, et alors ce sont le plus souvent des figures grotesques de la Vierge et de l'enfant Jésus. En outre, ces lampes se trouvent dans des tombes taillées le plus souvent dans le roc, et à côté des restes d'un cadavre dont on n'a plus que la forme du squelette; les os sont réduits à leur principe terreux, ils tombent ordinairement en poussière quand on veut les manier. Il y a parfois de ces hypogées construits en maçonnerie, comme celui que je viens de découvrir, dit M. le secrétaire, derrière le dernier contre-fort qui limite les fortifications, au N. E. de la ville, entre la mer et l'ancienne voie romaine qui reliait ces campagnes à la cité des Ptolémées. Cette nécropole paraît avoir servi à l'ensevelissement des pauvres; car, outre que les espaces rectangulaires qui servaient de caveau étaient bâtis en pierre et non taillés dans le roc, on trouvait ordinairement deux et même quatre squelettes dans chaque loge. C'est parmi ces restes que j'ai choisi le crâne, continue M. Schnepf, que je place sous les yeux de l'assemblée; il est à peu près entier, mais les os ne sont plus constitués que par le phosphate calcaire, et leur aggrégation est tellement faible, qu'il faut les toucher avec la plus grande précaution pour ne pas les briser et les réduire en parcelles. Ces hypogées sont de l'époque grecque, ainsi que le crâne, à en juger par la forme ovale et régulière de sa calotte, dont la plus grosse extrémité répond aux fosses occipito-pariétales. Le front large et droit, le peu de renflement des sinus frontaux, la faible dépression de la racine du nez, la forme arrondie du trou occipital qui se trouve placé justement à la réunion

des deux tiers antérieurs avec le tiers postérieur de la base du crâne, le prolongement et le large développement des fosses occipitales, la faible saillie des attaches musculaires, le peu d'obliquité de l'os basilaire, sont autant de caractères de l'ensemble desquels M. Schnepf croit devoir conclure que ce beau type de crâne a dû appartenir à un Grec, et qu'il remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

M. le secrétaire place également sur le bureau un grand nombre d'échantillons d'anses, portant des inscriptions grecques, avec ou sans estampilles, et qui appartenaient à des vases en terre cuite, dont il existe tant de débris amassés en monticules autour d'Alexandrie. Ces inscriptions ne paraissent avoir d'autre signification que celle d'indiquer le lieu de la fabrication des vases, ou le nom de leur fabricant. La suite éclairera cette question. M. le secrétaire n'a voulu, quant à présent, que rassembler des échantillons, et les déposer, avec les lampes, dans les collections de l'Institut. Il espère que ceux de ses collègues qui possèdent également de ces objets voudront bien imiter son exemple, et qu'ainsi le Musée viendra bientôt augmenter la valeur de la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie.

M. L. de Montaut rappelle, à cette occasion, que lui aussi a recueilli un grand nombre de ces anses portant des noms grecs et des estampilles, qu'il les a déchiffrés, et qu'il a reconnu que ce n'était là autre chose qu'une marque de fabrique.

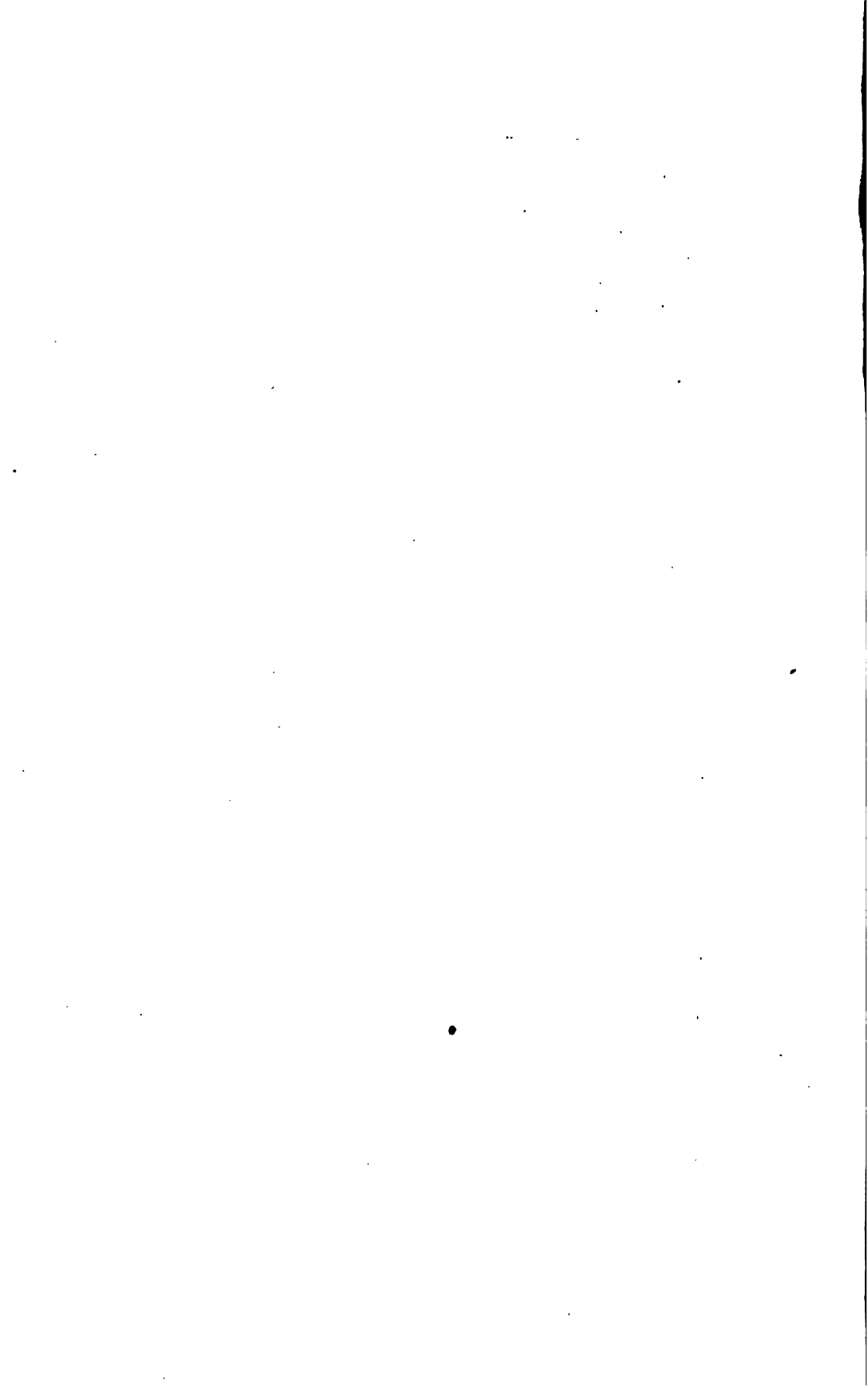
Ces sortes de collections n'ont d'ailleurs pas été complètement négligées, dit-il, par des amateurs et même par des savants voyageurs; il rappelle que M. Stoddart a composé un mémoire très-curieux sur cette espèce de trouvailles faites à Alexandrie même; M. de Montaut, qui se propose d'entreprendre la traduction en français de cet opuscule, y ajoutera les réflexions que lui fournira sa propre collection.

M. le président remercie **M. Schnepf** du don qu'il fait au musée de l'Institut égyptien, et engage **MM.** les membres à vouloir bien concourir à la formation de nos collections.

L'heure avancée ne permettant pas d'entendre la lecture du rapport de **M. l'ingénieur de Montaut**, ce travail est renvoyé à la prochaine réunion.

La séance est levée à six heures.





SÉANCE DU 21 FÉVRIER 1862.

Présidence de M. de CHAMBURE, Vice Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

D'une lettre de M. Davaine, médecin par quartier de S. M. l'Empereur des Français, par laquelle ce savant confrère nous accuse réception de son brevet de membre correspondant de l'Institut égyptien ;

D'un opuscule sur Méhémet-Aly, par M. Clot-Bey, qui fait hommage de cette esquisse historique de la vie de ce vice-roi d'Égypte à la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie.

— Remerciements ;

De plusieurs numéros de revues et de journaux périodiques.

M. le Secrétaire fait passer sous les yeux de l'assemblée une nouvelle série d'anses portant des marques et des inscriptions grecques ; il y a parmi ces débris mêmes une brique très-bien cuite formée d'une pâte argileuse très-fine et dure, au point de faire feu au briquet. Cette brique porte aussi des lettres grecques qui reproduisent, en partie, une marque de fabrique. A côté de ces objets se trouvent

encore une foule de lampes funèbres en terre cuite, ayant les empreintes les plus variées, depuis de simples rosaces et des croix, jusqu'à des images de saints et des figures extrêmement grotesques. Il fait remarquer la forme gracieuse de quelques vases, également en terre cuite. Tous ces objets sont destinés à la collection de l'Institut égyptien.

M. le Secrétaire appelle ensuite l'attention de ses collègues sur une petite tombe grecque de forme quadrilatère, ayant soixante centimètres de long sur vingt de large et trente-cinq de haut, non compris le couvercle qui est en forme de toit, avec deux faces déclives; la face antérieure de la caisse et du couvercle porte des figures circulaires dont quelques-unes renferment des étoiles de six branches marquées en rouge, et le tout est encadré par deux filets nettement tracés et teints aussi en rouge. Le fond de la caisse est percé d'un trou qui correspond à la région cervicale du squelette d'enfant que cette petite tombe contenait, orifice qui était destiné à laisser écouler les liquides. Cette tombe a été trouvée dans les hypogées grecs, taillés dans le roc, autour du cap Lochias.

Dans ces mêmes hypogées, dit M. Schnepf, j'ai trouvé, ayant une blancheur parfaite, le crâne que j'ai l'honneur de vous montrer, Messieurs, et qui a évidemment appartenu à un nègre, vu la forme cylindrique de sa voûte, l'aplatissement latéral, le rétrécissement de la région occipitale, la saillie de la crête occipitale, la disparition à peu près complète des sutures, l'obliquité de la voûte palatine, l'insertion très-oblique des dents, et surtout l'inclinaison très-prononcée, en haut et en avant, de l'apophyse basilaire, qui forme une ligne brisée entre le trou occipital, de forme losangique, et l'épine nasale. Ce nègre devait avoir été un esclave converti qui a reçu les honneurs de la sépulture de ses maîtres.

Non loin de ces hypogées, au milieu des sables et des

débris de poteries amoncelés, les Arabes ont déterré le vase cinéraire en plomb que vous voyez sur le bureau ; ce vase renferme encore les os calcinés et mêlés de cendres qui ont appartenu à un habitant de l'ancienne Alexandrie, et remonte probablement à l'époque palenne ou aux premiers siècles de l'ère chrétienne, à cette période intermédiaire pendant laquelle les pratiques funèbres ont passé par la crémation, pour aller de l'embaumement égyptien à l'ensevelissement, dans les hypogées et dans les tombes chrétiennes. La forme presque sphérique de ce vase, la nature et la conservation du métal qui entre dans sa composition, l'état de son contenu en font un objet assez rare et curieux.

M. le Secrétaire fixe ensuite l'attention de l'assemblée sur des fragments de pierre qui, réunis, constituent une portion de table en marbre blanc d'une épaisseur de six centimètres, sur laquelle sont gravées des lettres romaines, peintes en rouge et disposées comme suit :

NTONI
ANICO . MAX
III PATRI . P

Ces fragments de table ont été découverts dans le voisinage du camp fortifié, dit de César, non loin de la mer ; l'étendue des morceaux que vous voyez, Messieurs, dit M. Schnepf, la grandeur des caractères, qui ont vingt centimètres de haut, feraient penser que nous ne possédons encore qu'une faible portion d'une inscription qui paraît devoir se rapporter à l'empereur Commode, car c'est le seul des Antonins qui ait mérité le surnom de Germanicus, dont nous retrouvons les traces évidentes dans la seconde ligne de ces fragments.

Tous ces objets seront déposés dans les collections de l'Institut égyptien.

M. G. Ceccaldi, présent à la séance, veut bien promettre de faire des recherches ultérieures pour tâcher de compléter cette inscription.

La parole est donnée à M. de Montaut, qui commence par rappeler que l'Institut a été saisi, il y a un an environ, de la question si importante de la restauration du monument connu sous le nom de Colonne de Pompée ; qu'une commission, composée de MM. Cordier, d'Arnaud-Bey et de Montaut, rapporteur, a été chargée d'étudier tout ce qui se rattache à ce monument, et d'en faire l'objet d'une communication spéciale. M. de Montaut vient aujourd'hui nous rendre compte des résultats auxquels est arrivée cette commission. M. le Rapporteur conclut en ces termes :

1° Il y a urgence d'effectuer des travaux pour la consolidation et la conservation de ce grand monument ;

2° Ces travaux devront être les suivants :

a. Remplir les vides existants au-dessous du socle avec de la maçonnerie de ciment romain fabriqué avec soin, en commençant le travail par le bas, d'une manière régulière.

b. Injecter ensuite un coulis de ciment, au moyen d'une petite pompe, entre le piédestal et la maçonnerie ; ce coulis devra être assez liquide pour pouvoir pénétrer dans les moindres fissures ; et la maçonnerie de ciment, faite en premier lieu, l'empêchera de se répandre par les côtés ; elle forcera celui-ci à remplir tous les vides et à s'étaler sous le piédestal. Pour introduire le coulis, on devra agrandir deux ouvertures immédiatement sous le piédestal de granit ; sur une on placera la pompe, l'autre servira au dégagement de l'air. On jugera l'opération terminée, quand cette seconde ouverture donnera issue au ciment liquide.

c. Les opérations de consolidation proprement dite une

fois achevées, il conviendrait peut-être de placer un revêtement avec des pierres de Trieste, pour masquer le bloc informe que le travail précédent est destiné à relier.

d. Enfin, il est d'une utilité incontestable d'entourer le monument d'une grille de deux mètres au moins de hauteur, distante des parois de un mètre et demi environ. On devra également faire disparaître les noms peints ou charbonnés qui défigurent le fût et le piédestal.

M. le Rapporteur ne croit pas devoir proposer de restituer sur le nouveau socle l'inscription en l'honneur de Dioclétien, qui est citée par une foule d'historiens, et que le temps a malheureusement rendue peu lisible aujourd'hui ; il ne propose pas davantage qu'on inscrive sur la colonne la dédicace de 1798, et qui portait : *Aux Français morts au siège d'Alexandrie*.

M. de Montaut termine son travail ainsi : « Que la colonne Dioclétienne reste nue dans toute sa majesté, et que, grâce à la consolidation que nous sollicitons de S. A. le vice-roi, elle traverse encore les siècles pour montrer, sur ce point du monde, un monument de l'art et de la magnificence des anciens peuples de l'Égypte ! »

M. Pereyra rappelle, à l'occasion de la lecture de ce rapport, que S. E. le gouverneur d'Alexandrie s'était préoccupé déjà, il y a un an, de la restauration de la colonne de Pompée, que des devis avaient même été faits relativement à la dépense que cette réparation pouvait occasionner, mais il a le regret de devoir ajouter que tout est resté en suspens depuis lors. Il espère toutefois que les motifs qui ont prévalu auprès du gouvernement pour reconnaître la nécessité de consolider ce monument, seront renforcés par les vœux que l'Institut est appelé à émettre aujourd'hui.

M. de Chambure pense qu'il serait convenable de donner communication des conclusions du rapport de M. de Montaut à M. le gouverneur de la ville, après que celles-ci

auraient été adoptées par l'assemblée. Il lui semble que les questions pratiques soulevées et résolues dans ce travail sont de nature à intéresser l'administration, si ce n'est à la guider complètement.

M. Schnepf a déjà jugé, à l'époque à laquelle cette question s'est produite dans cette enceinte, qu'un corps constitué, libre et indépendant, qui s'est donné la tâche généreuse et difficile de contribuer, par tous ses efforts, à la prospérité des peuples du Nil et à la grandeur de l'Égypte, ne devait se laisser détourner de son but par aucune considération extra-scientifique. Il croit devoir insister de nouveau sur cette pensée utilitaire, et il est d'avis que les conclusions du rapport précédent soient formulées directement à S. A. le vice-roi d'Égypte, à qui peuvent s'adresser seulement les vœux de l'Institut.

Plusieurs propositions relatives aux inscriptions à réparer et à placer sur la colonne de Pompée, sont ensuite produites et discutées. Mais M. le Président croit devoir les écarter, quant à présent, d'une discussion inopportune, et les renvoyer à une autre séance. — Il met aux voix les conclusions du rapport de M. de Montaut; elles sont adoptées par l'assemblée, qui décide que ce travail sera inséré dans le Bulletin, et qui vote des remerciements à M. le Rapporteur.

M. le Président consulte ensuite l'assemblée sur la proposition suivante : « Le bureau de l'Institut égyptien adressera une lettre collective à S. A. le vice-roi, dans laquelle il émettra le vœu, basé sur les conclusions du rapport de M. de Montaut, que la colonne de Pompée soit restaurée et consolidée. » — Adopté.

La parole est donnée ensuite à M. Ceccaldi pour la lecture d'un travail sur le camp de César, et sur une inscription romaine qu'il a trouvée auprès de ces ruines; les vestiges de ce camp fortifié existent au N. E. d'Alexandrie et sur les bords de la mer.

L'heure avancée ne permettant pas d'entendre toute la lecture de cet important mémoire, M. Ceccaldi est prié de remettre à la prochaine séance la suite de sa communication.

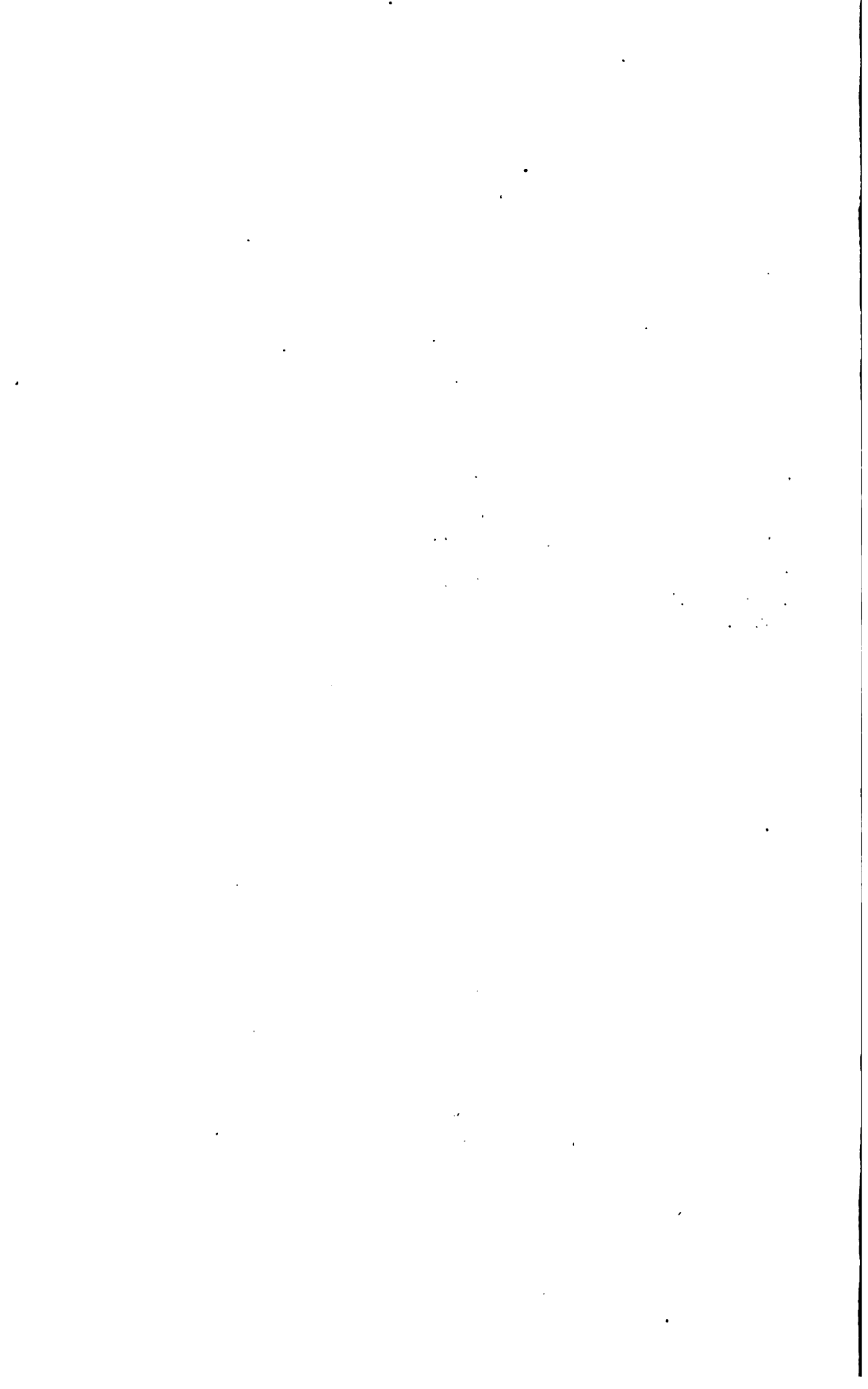
L'assemblée se forme en comité secret pour l'élection de nouveaux membres.

Sur la proposition du bureau, M. Garnier, membre correspondant, venant aujourd'hui remplir à Alexandrie les fonctions de premier drogman du consulat général de France, est placé parmi les membres résidants et dans la section des lettres.

M. l'avocat Gatteschi, dont la candidature a été produite dans les précédentes séances, suivant les statuts, est élu dans la section des lettres, membre résidant de l'Institut égyptien.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures.





SÉANCE DU 7 MARS 1862.

Présidence de M. de CHAMBORE, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

D'une lettre de M. Espinassy-Bey, qui nous adresse, au nom de M. Clot-Bey, plusieurs numéros de la *Revue des races latines*, dont notre honorable collègue fait hommage à notre bibliothèque ;

De la suite des *Annales du commerce extérieur*, publiées par le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics de France ;

Du Bulletin mensuel de la Société impériale d'acclimatation de Paris ;

Deux numéros des *Annales médico-psychologiques de Paris* ; d'un numéro de la *Gazette médicale d'Orient* ; de plusieurs numéros du journal arabe de Beyrout, etc., etc.

M. le Secrétaire dépose sur le bureau dix exemplaires des derniers travaux que M. le docteur Dufossé a communiqués à l'Institut impérial de France, Académie des sciences. L'un se rapporte aux phénomènes physiologiques connus

sous le nom de voix des poissons ; l'autre, relatif à l'hermaphrodisme chez certains vertébrés. Ces recherches , dit M. le Secrétaire, se trouvent consignées dans le recueil des Savants étrangers , et par cela déjà, elles fixent l'attention du monde savant. Mais M. Dufossé est un adepte fervent, un apôtre des sciences naturelles, qu'il cultive avec passion, et avec un désintéressement très-louable. Il vient d'entreprendre le voyage de l'Égypte, dans le seul but de constater un fait physiologique chez une des variétés des silures qui peuplent le Nil, et c'est pendant son court séjour parmi nous, Messieurs, dit M. Schnepf, que j'ai pu apprécier le caractère d'humanité de ce naturaliste , dont je vous propose de placer le nom parmi ceux des candidats les plus sérieux , au titre de membre correspondant de l'Institut égyptien.

M. de Chambure, qui a eu également l'occasion de connaître M. Dufossé, appuie la candidature de ce savant.

MM. Pereyra et Gatteschi rappellent en peu de mots le bienveillant intérêt avec lequel S. A. Moustapha-Pacha suit les travaux de l'Institut égyptien, et ils sollicitent de leurs collègues le titre de membre honoraire pour ce prince égyptien.

De son côté , M. Abbate croit devoir faire observer à ses collègues que les princes Ismail-Pacha et Halim-Pacha, qui sont également dévoués à l'Institut égyptien, comme à une œuvre utile à leur pays et glorieuse pour leur dynastie, méritent à tous égards de figurer parmi nos protecteurs ; il propose en conséquence à l'assemblée de porter les noms des princes égyptiens sur la liste des candidats au titre de membres honoraires.

M. H. de Montaut appuie la proposition faite par M. Abbate. M. Colucci-Bey a toujours été convaincu que notre œuvre, étant placée sous le haut patronage de S. A. le vice-roi, depuis l'époque de sa fondation, devait compren-

dre naturellement parmi ses plus puissants protecteurs les princes de la dynastie actuelle ; il s'associe donc entièrement aux propositions émises ci-dessus.

M. le Président informe l'assemblée que, conformément à nos statuts, l'élection de nouveaux collègues aura lieu dans la séance prochaine.

M. Schnepf fait passer sous les yeux de ses collègues une nouvelle série d'objets antiques, des lampes funèbres, des anses portant des marques et des vases de toute forme et de toute grandeur. Ces objets seront déposés dans les collections de l'Institut égyptien.

A propos de cette présentation des objets, M. Garnier, qui vient des bords de l'Euphrate, nous informe que les fouilles de Ninive, qui ont été interrompues pendant quelque temps, paraissent devoir être reprises, sous peu, par le consul anglais, M. Taylor. Dans un monticule, près de Diarbekir, dit M. Garnier, on a découvert récemment, presque à niveau de terre, des restes de monuments assyriens, et, suivant notre collègue, les recherches qu'on fera sur ce point ne peuvent être que fructueuses.

M. H. de Montaut donne ensuite lecture de la traduction française d'une poésie arabe, composée par M. Rifaah-Bey, dans laquelle notre collègue chante les améliorations futures que le canal de Suez doit produire dans sa patrie.

Sur la proposition de M. le Président, le texte arabe et la traduction de cette poésie sont renvoyés au comité de publication, et ils paraîtront dans notre second volume des Mémoires.

M. G. Ceccaldi, qui nous a entretenus jusqu'ici des restes de constructions romaines sur le camp de César, de leur origine et de leur destination, revient sur cette question succinctement, et corrobore les hypothèses qu'il a avancées par l'étude d'une inscription trouvée en ce lieu. Dans sa première notice, M. Ceccaldi décrit avec soin, et dans leurs

plus petits détails, les murs romains de Ramlé, et les constructions en briques qui se trouvent entre eux et la mer; il conclut, d'après les vestiges et les apparences de tours et de remparts qu'on voit encore, qu'il devait y avoir un endroit, non point comme le prétendent MM. Lepère (de l'expédition d'Égypte) et B. Saint-Hilaire; un grenier d'abondance construit par Septime-Sévère, ou un palais romain offert à Marc-Aurèle par les tribuns de ses légions, mais un de ces *castra stativa*, établis par Auguste dans les provinces frontières, et construit au lieu même où campait son armée la veille de la deuxième bataille actiaque, qui lui livra définitivement l'Égypte et l'empire.

Dans la seconde notice, M. Ceccaldi étudie une inscription qu'il a trouvée dans le camp, et dont il dépose le dessin sur le bureau. Il voit dans le bloc sur lequel elle est gravée et dans les termes dans lesquels elle est conçue, un piédestal de statue et sa dédicace à l'empereur Septime-Sévère, qui vint en Égypte l'an 201 après Jésus-Christ, la septième année de son tribunat, avec toute son armée victorieuse des Parthes, mais décimée par le siège manqué d'Atra. Les noms des officiers qui offrirent ce monument à l'empereur et qui sont inscrits à la partie inférieure du bloc, ne sont point remarquables. Ce sont les officiers des deux légions chéries de Sévère : la légion des vétérans gaulois, la première légion de Thrace la Martiale, une de celles, pense M. Ceccaldi, qui saluèrent Septime empereur en Pannonie (193). L'élévation de ce monument fut motivée sans doute par quelque immunité ou quelque liberté nouvelle accordée par le premier despote militaire aux instruments de son pouvoir. M. Ceccaldi conclut, en disant qu'il devrait y avoir, dans la *stativa* ou camp, plusieurs statues d'empereurs élevées également par souscription à leur mémoire, ou par leurs soldats reconnaissants; il rappelle qu'en 1801 deux statues, maintenant à Londres, de Sévère et de

Marc-Aurèle furent trouvées entre le cap Lochias et l'aiguille de Cléopâtre; ces statues semblent se rapporter exactement aux piédestaux portant des inscriptions votives à ces deux empereurs, que l'on voit encore aujourd'hui. L'inscription, restituée par M. Ceccaldi, paraîtra dans le second volume des Mémoires.

A propos de cette communication, M. H. de Montaut insiste sur la reproduction de l'inscription par l'estampage, procédé fidèle et expéditif.

M. Ceccaldi se propose de recourir à ce moyen; il attend seulement des circonstances favorables.

M. le Président se rend l'interprète de l'assemblée, en remerciant M. Ceccaldi de son importante communication, et il est décidé, à l'unanimité des membres présents, que le mémoire de M. Ceccaldi sera envoyé au comité de publication.

L'heure avancée ne permettant pas d'entendre la lecture du travail de M. Gatteschi sur le droit international en Égypte, cette communication est remise à la séance prochaine.

La séance est levée à six heures.



SÉANCE DU 21 MARS 1862.

Présidence de M. de CHAMBURE, Vice-Président.

M. le Président fait part à l'Institut de l'absence momentanée de M. le Secrétaire. M. H. de Montaut, étant le plus jeune membre de l'Institut, est appelé, en conséquence, à prendre place au bureau, comme secrétaire provisoire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'ordre du jour appelle la lecture du mémoire de M. l'avocat Gatteschi sur le droit international privé et public en Égypte.

L'auteur fait observer d'abord qu'il existe certains faits politiques dans les pays musulmans, comme par exemple les tribunaux consulaires, qui ne peuvent s'expliquer par les principes du droit international européen. Il se demande si, entre la Porte et les États de l'Europe, il existe un droit international, et si ce droit peut être subordonné à des principes certains et réduit en théorie. Ayant constaté ce droit, il le subdivise en droit international public et en droit international privé. Il lui reconnaît des sources particulières, basées sur les traités, les convenances politiques et l'usage, mais non pas sur les principes du droit naturel.

Partant de ces données, M. Gatteschi pense qu'on peut former une théorie du droit international public et privé de la Porte vis-à-vis l'Europe. La Porte a toutefois abandonné les principes de son droit public ancien, et adopté presque tous les principes du droit international public des autres puissances.

Le droit international privé, dit M. Gatteschi, est au contraire toujours différent de celui d'Europe, et restera encore longtemps dans cet état. Il insiste cependant sur l'utilité de son étude; mais, pour arriver à fonder une théorie, il faudrait commencer par déterminer la position juridique ou légale des Européens résidant en Égypte, distinguant les personnes revêtues d'un caractère diplomatique des simples particuliers. Ce qui le ramène à parler des consuls et à retracer, à grands traits, l'historique de l'institution des consulats qui, contrairement à celles des pays de l'Europe, a conservé son caractère primitif avec ses privilèges et ses attributions extraordinaires.

L'auteur traite ensuite de la position juridique ou légale des étrangers en Égypte, qui ne sont pas revêtus de caractère officiel; il énumère les privilèges qui leur sont accordés dans les échelles du Levant. Il s'attache à démontrer qu'il serait impossible, pour expliquer la position juridique des Européens dans cette province turque, de recourir au système des lois personnelles, tel qu'il existait, pendant le moyen âge, sous les Francs ou sous les Lombards.

Après avoir déterminé la position légale des étrangers, M. Gatteschi s'occupe d'établir une règle générale, qui doit servir de base à la théorie du droit international privé en Égypte; il la formule à peu près dans ces termes : Quand un conflit se présente entre Européens, ou bien entre ceux-ci et les indigènes, il faut considérer les parties comme domiciliées dans leur patrie respective, et leur appliquer les principes du droit international correspondant. De là, l'au-

teur fait découler toutes les règles du droit international privé qui est en vigueur dans ce pays; il s'attache ensuite à faire ressortir ce en quoi elles se distinguent de celles du droit international européen. Il finit par l'exposition du plan d'un traité qu'il conviendrait de faire sur cette matière.

M. le Dr Abbate demande la parole au sujet du Mémoire qui vient d'être lu. L'honorable membre pense que M. Gatteschi n'a exposé qu'une partie de la question. Ce travail lui semble devoir appeler un complément.

M. Gatteschi répond qu'effectivement ce mémoire n'est, en quelque sorte, que la préface d'un ouvrage plus complet qu'il soumettra de même à l'Institut.

L'assemblée décide que le travail de M. l'avocat Gatteschi sera renvoyé au comité de publication.

M. Provin est ensuite invité à donner lecture de la proposition qu'il a annoncée dans la dernière séance.

M. Provin informe l'assemblée qu'un voyageur anglais, frappé de l'état de dégradation du monument connu sous le nom de Colonne de Pompée, offre de faire les frais nécessaires pour la consolidation et la réparation de ce beau reste des antiquités d'Alexandrie, à condition qu'une balustrade l'entourera désormais, afin de le garantir, autant que possible, de nouvelles dégradations.

Cette offre généreuse aurait été faite à M. Colquhoun, consul de S. M. Britannique en Égypte, notre honorable collègue, que ses fonctions retiennent actuellement loin de nous.

M. le Président rappelle que dans l'avant-dernière séance, une intervention directe de l'Institut, auprès du gouvernement de S. A. le vice-roi, a été décidée, au sujet de l'urgence qu'il y aurait à consolider cet important monument, et que cette décision a été prise à la suite de la lecture de l'intéressant rapport de M. de Montaut. Il pense que la com-

munication de M. Provin est trop sérieuse, et touche à des points trop délicats pour devoir être traitée dans cette séance même ; il est probable que l'honorable M. Colquhoun voudra prendre part à cette discussion. En conséquence, M. le Président propose à l'assemblée de renvoyer la discussion de cette proposition à la prochaine séance. Ces conclusions sont adoptées.

L'Institut se forme en comité secret pour traiter quelques questions administratives, et pour procéder à l'élection de nouveaux membres.

M. H. de Montaut présente à ses collègues le dessin d'un emblème qu'il propose pour les membres de l'Institut égyptien.

Il rappelle, dans une courte notice, combien nos relations s'étendent chaque jour, disant que si, après une courte existence, nous comptons déjà parmi les sociétés savantes, c'est que le vice-roi soutient nos efforts, et que ce nom d'Égypte a quelque chose de sacré et de vénéré qui nous protège.

Il espère que plus tard notre Institut sera remarqué entre tous par les noms qui s'inscrivent sur les listes de nos membres honoraires ou correspondants. Pour nous, ajoute M. de Montaut, membres titulaires, nous ne siégeons ici, pour la plupart, qu'en passant ; mais nous laisserons à nos successeurs de hauts patronages tout créés et de nombreux travaux préparés.

Notre Institut, dit-il, est reconnu officiellement par le gouvernement égyptien ; c'est un corps de l'État. La subvention de S. A., notre correspondance avec les ministères, tout l'assure. Ne pouvons-nous désirer de porter un signe distinctif, qui sera la consécration de notre existence ? Le gouvernement égyptien, continue notre collègue, a créé des distinctions décoratives, comme emblèmes de chaque grade ; les instituts européens ont tous des uniformes ; les membres

des académies, des sociétés savantes, même non reconnues par les divers gouvernements, portent cependant des broderies, ou même des médailles ; les lauréats de l'Institut portent brodées sur leur habit deux palmes. Les professeurs, les savants, tous les officiers universitaires, les élèves même des écoles normales ont de semblables insignes.

Ce n'est ni un uniforme ni une décoration que M. de Montaut propose à l'Institut. Sur un morceau de soie noire de 0^m,6 de hauteur, sur 0^m,3 de largeur, propre à être cousu sur l'habit européen comme sur l'habit turc, seront brodées deux palmes, analogues à celles que portent les lauréats de l'Institut et les officiers universitaires en Europe, mais accompagnées au centre d'un nilomètre brodé en argent, surmonté du *pschent* égyptien, le tout supporté par le croissant d'argent renfermant, pour les membres honoraires, trois étoiles, pour les membres résidants, deux, et pour les membres correspondants, une.

Notre collègue ajoute, en terminant, que ce dessin a de l'analogie avec les emblèmes choisis par le vice-roi, dans les attributs de l'ancienne Égypte. Il propose, en outre, un timbre semblable, qui serait placé sur les actes de l'Institut : aux côtés du nilomètre on verrait une fleur de papyrus et une fleur de lotus. La légende serait : Institut égyptien.

L'assemblée renvoie la communication de M. de Montaut à une commission composée de S. Ex. Kœnig-Bey, M. Colucci-Bey et M. H. de Montaut, à l'effet d'étudier ce projet et d'en faire l'objet d'un rapport.

Il est procédé ensuite aux élections de divers candidats inscrits sur la liste des candidats au titre de membres de l'Institut égyptien.

LL. AA. Ismail-Pacha, Mustapha-Pacha et Halim-Pacha sont acclamés, à l'unanimité, membres honoraires de l'Institut égyptien.

M. le professeur Dufossé est nommé membre correspondant.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures.



SÉANCE DU 4 AVRIL 1862.

Présidence de M. de CHAMBURE, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de S. E. M. Kœnig-Bey, qui s'excuse de ne pouvoir coopérer aux travaux actuels de l'Institut, par suite de ses nombreuses occupations ;

La suite des *Annales du commerce extérieur*, publiées par les soins du ministre du commerce de France ;

Une série d'ouvrages publiés par M. Jomard-Bey, notre président honoraire, qui en fait hommage à notre bibliothèque, réunissant :

La *Gazette médicale d'Orient*, le *Journal de l'isthme de Suez*, le *Journal arabe de Beyrouth*, etc., etc.

M. le Secrétaire dépose également sur le bureau les deux volumes de : *A Popular account of the ancient Egyptians*, par sir Gardner Wilkinson, dont un voyageur, M. Dreyfus, ingénieur des mines de France, fait hommage à la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie. — Remerciements.

La parole est accordée à M. le professeur Gastinel, pour

la lecture d'une note sur les pucerons qui, dans le mois de février 1862, ont envahi diverses cultures des provinces du Kenh et d'Esneh. Vers la fin de ce mois, dit M. Gastinel, une lettre du moudir des provinces de Kenh et d'Esneh, adressée à la deira de S. A. le vice-roi, donnait avis qu'un insecte du volume d'une puce venait d'envahir diverses cultures, sur lesquelles il exerçait des ravages considérables. Cette lettre était accompagnée de deux bouteilles contenant des myriades de ces insectes conservés dans l'alcool, et de quelques échantillons de terre pris dans les champs envahis. Par ordre de S. A., les bouteilles et les échantillons de terre ont été envoyés à l'École de médecine, avec invitation de déterminer l'insecte dont il s'agit, et de fournir des indications propres à préserver les cultures de ses ravages. Une commission, choisie parmi les professeurs de cette école, s'est occupée immédiatement de la solution des questions posées.

Pour la détermination de l'insecte destructeur, continue M. Gastinel, nous avons procédé à un examen attentif à l'œil nu et au microscope. Notre examen nous a fait constater que cet insecte est le puceron de l'ordre des hémiptères, du volume d'une puce, de couleur jaune verdâtre, qui se distingue principalement par deux tuyaux cylindriques à la base de l'abdomen. Nous avons trouvé des individus à divers degrés de développement, les adultes portant des ailes, tandis que les jeunes en étaient dépourvus.

Cet insecte, qui vit sur un grand nombre de végétaux, de la sève desquels il se nourrit, produit la maladie appelée *miélat*, dénomination empruntée à la saveur sucrée que présente le produit de leur excrétion. Cette particularité, jointe à la prodigieuse fécondité dont il est doué, constitue un caractère important de cet ordre d'insectes.

Le *miélat* est donc produit par une matière visqueuse et

sucrée qui, le plus ordinairement, recouvre la face supérieure des feuilles et leur donne un aspect brillant et vernissé.

Cette substance résulte de l'accumulation du suc qu'excrètent les pucerons par les deux tuyaux situés à la base de l'abdomen. Ces insectes, se tenant constamment à la face inférieure des feuilles leurs excréments tombent naturellement à la surface des feuilles situées immédiatement au-dessous, et, à défaut, sur la terre elle-même où, en séchant, elles constituent une sorte de vernis noirâtre, brillant, ainsi que nous l'avons remarqué sur les échantillons de terre soumis à notre examen.

Les pucerons, dit l'auteur, nuisent de plusieurs manières aux diverses plantes sur lesquelles ils s'établissent. Leurs ravages s'exercent par des piqûres et des suctions, par des déformations qu'ils occasionnent sur les feuilles et les rameaux et par le produit de leur excrétion, qui recouvre la surface des feuilles sur lesquelles se collent la poussière et les corpuscules répandus dans l'air, et qui sert enfin de support à la *fumagine*, maladie secondaire, ainsi appelée à cause de la couleur noire de taches semblables à celles que formerait une couche épaisse de fumée. Ces taches sont produites par des amas de champignons microscopiques.

La fumagine, comme le miélat, est très-nuisible aux végétaux, parce qu'elle recouvre les stomates de la surface des feuilles dont elle occasionne le desséchement et la chute.

Une autre cause non moins active de destruction des végétaux c'est, suivant M. Gastinel, la piqûre et la succion qui, répétées souvent et pendant longtemps, déterminent dans les végétaux un affaiblissement considérable de sucs, et, par suite, une altération profonde qui se manifeste de diverses manières, selon la nature des végétaux sur lesquels l'insecte exerce ses ravages.

Voilà donc, pour les cultures envahies par les pucerons, plusieurs causes de destruction qu'il est d'une haute importance de faire disparaître. Pour atteindre ce but, plusieurs moyens ont été proposés par les auteurs et employés avec des chances diverses de succès. Parmi ces moyens figurent les aspersions faites avec des dissolutions de diverses substances, dont l'utilité pratique a été sanctionnée par l'expérience. Ainsi l'infusion de tabac, secouée à l'aide d'un pinceau ou d'un balai, sur les plantes envahies, a souvent réussi à arrêter les ravages des pucerons, en faisant périr ces insectes.

Un autre moyen, qui a également donné de bons résultats, consiste dans des aspersions répétées d'eau salée, faites de la même manière que les aspersions d'infusion de tabac. La commission, dit M. Gastinel, a fortement insisté sur l'emploi de l'un ou de l'autre de ces moyens essentiellement pratiques.

Une dissolution de sulfate de fer, dans la proportion de dix grammes de ce sel sur un litre d'eau, employée de la même manière, produirait également de bons résultats.

Les moyens que nous venons d'indiquer, ajoute l'auteur, sont assurément faciles à employer et à la portée de tout le monde, mais ils ne sont guère applicables qu'aux plantes herbacées. Quant aux arbres envahis par les insectes, il est possible de les mettre à l'abri de leurs ravages, en passant sur les parties atteintes une brosse qui détache et en même temps écrase les pucerons.

Dans ces derniers temps, dit M. le professeur, nous avons appris que les cultures qui avaient le plus souffert des ravages des pucerons étaient les cannes à sucre, les blés et quelques plantes potagères.

Quant aux causes qui ont pu déterminer l'envahissement des cultures par les pucerons, M. le professeur Gastinel pense, avec les autres membres de la commission, que

des observations faites sur les lieux peuvent seules les déterminer.

M. le Président remercie M. le professeur Gastinel de sa communication, et il l'invite à tenir l'Institut égyptien au courant des recherches ultérieures qui seront entreprises sur ces insectes.

M. Gastinel communique ensuite à l'assemblée les résultats de l'analyse qualitative qu'il a faite d'une écorce envoyée du fleuve Blanc par le docteur Peney, et employée par les indigènes, comme matière tannante et comme agent fébrifuge. Cette écorce est appelée *moudouss* par les indigènes du fleuve Blanc. Elle est roulée en forme de tubes de un à un centimètre et demi de diamètre. Sa cassure est fibreuse, sa couleur est d'un rouge pâle à l'intérieur, et, extérieurement, elle est recouverte de lichens foliacés de couleur grise. Son odeur est nulle et sa saveur astringente, sans amertume.

La saveur de cette écorce a fait soupçonner la présence du tannin. M. Gastinel a traité une décoction par une solution de gélatine, qui a donné lieu à la formation d'un précipité abondant de tannate de gélatine insoluble. La présence du tannin lui a été confirmée par un sel de sesquioxide de fer, qui a fourni un précipité vert foncé, ainsi que le font les substances tannifères autres que la noix de galle.

L'écorce dont il s'agit ayant des usages industriels importants, il y avait tout intérêt à doser le tannin qu'elle contient. Dans ce but, un décoctum concentré, d'un poids donné d'écorces, traité par de l'hydrate de chaux, dont le poids avait été aussi déterminé, a fourni un tannate de chaux insoluble qui, jeté sur un filtre et lavé, a donné, après dessiccation, une augmentation de poids équivalente à 26 pour cent de tannin.

L'emploi de cette écorce, comme agent fébrifuge, a

porté ensuite notre collègue à la traiter de manière à isoler un principe immédiat pouvant résumer, sous un petit volume, toute son activité médicale. Dans ce but, différents traitements spéciaux, que nous nous abstiendrons de présenter en détail, ne lui ont fourni que de très-légers résidus amorphes, n'offrant nullement les caractères des alcaloïdes, et qui ne se composaient que de tannin, de matière extractive et de résine.

Ce résultat négatif a porté alors M. le professeur Gastinel à mettre en pratique un procédé général, s'appliquant avec avantage à l'extraction d'un grand nombre d'alcaloïdes. Ce procédé consiste à résoudre, dans un fort décoctum de la substance végétale, une proportion de potasse caustique assez grande pour rendre le liquide fortement alcalin. L'emploi de la potasse a ici pour but non-seulement de décomposer le sel à base organique pouvant se trouver dans la substance que l'on traite, mais encore de saponifier les matières grasses qui l'accompagnent. On ajoute ensuite, au décoctum rendu alcalin, le quart de son poids de benzine, carbure d'hydrogène liquide qui, au sein d'un liquide aqueux, s'empare, par l'agitation, du principe alcaloïdique qui peut s'y trouver, de telle sorte que, par le repos, la décantation et l'évaporation spontanée de la benzine, on obtient la base végétale que l'on cherche. Ce procédé, appliqué à l'écorce soumise à notre examen, n'a pu nous faire constater la moindre trace d'une base organique.

Pendant la concentration des décoctums, l'auteur a remarqué la précipitation de flocons bruns, qui, dans la plupart des matières extractives, forment de l'apothème, matière ordinairement composée d'extractif suroxydé, de résine et d'albumine.

La présence d'une matière grasse dans ces écorces lui a été révélée par l'éther sulfurique, dans un appareil à déplacement.

L'incinération dans un creuset, et un traitement à l'acide azotique et à l'eau distillée lui ont aussi fourni les moyens de constater dans ces écorces la présence de quelques substances minérales telles que du fer, de la magnésie, de l'alumine et de la chaux.

D'après l'ensemble des matières que l'analyse lui a données, M. Gastinel trouve à cette écorce la composition suivante :

- Tannin.
- Extractif.
- Matières grasses.
- Résine.
- Albumine.
- Matière colorante rouge.
- Liqueur.
- Fer.
- Magnésie.
- Alumine.
- Chaux.
- Potasse.

M. Gastinel exprime le regret que la petite quantité d'écorce mise à sa disposition ne lui ait pas permis de faire une analyse quantitative. Cependant il a pu doser le tannin qui constitue, dans cette écorce, la matière la plus importante. La quantité qu'il a trouvée lui permet d'expliquer l'usage industriel qu'en font les naturels du fleuve Blanc; tandis que l'absence absolue d'un principe immédiat lui fait élever des doutes sur les propriétés fébrifuges de ces écorces. En effet, il est aujourd'hui bien démontré que ce ne sont que les végétaux doués de propriétés médicales énergiques qui contiennent des alcaloïdes proprement dits; c'est-à-dire ces composés quaternaires qui, en les combinant avec certains acides, forment des sels cristallisables bien définis, et

qui, sous un petit volume, représentent, avec une fidélité remarquable, les propriétés actives des plantes qui les ont fournis.

Les substances tannifères peuvent, il est vrai, constituer des succédanés du quinquina, mais c'est à la condition qu'elles soient unies à un principe fébrifuge dont elles peuvent augmenter l'activité. C'est cette raison qui a déjà conduit M. le professeur Gastinel à présenter l'an dernier, à l'Institut, un produit dans lequel le tannin se trouve associé à une substance éminemment fébrifuge, l'acide arsénieux.

M. Abbate ne pense pas, d'après les résultats mêmes des analyses de M. Gastinel, que cette écorce puisse être déclarée un agent fébrifuge ; il eût fallu, dit-il, se borner à nous parler des caractères physiques et chimiques de cette substance, et laisser à la clinique le soin de se prononcer sur ses vertus médicatrices.

M. Schnepf saisit avec empressement l'occasion de féliciter M. le professeur Gastinel du soin qu'il apporte dans ses analyses si délicates des matières organiques. Tout en regrettant avec lui que notre malheureux collègue, M. Penney, ait négligé d'indiquer, d'une manière quelconque, le genre et l'espèce de végétal qui fournit cette écorce, et de laisser une note sur son action médicatrice, M. le Secrétaire ne considère pas moins les recherches de M. Gastinel comme très-intéressantes, donnant la composition précise d'une écorce qui a des usages réels dans l'industrie, et qui, par sa richesse en tannin, pourrait bien aussi servir dans la médecine des pays chauds. Cette action thérapeutique pourra être appréciée d'une manière plus facile, après que la composition élémentaire de la substance sera déterminée et connue.

M. Gastinel rappelle que, la quantité qu'il a obtenue de cette écorce ne s'élevant pas à plus d'une centaine de grammes, il n'a pas pu déterminer les proportions élémentaires,

et moins encore en tirer un extrait, ou en détourner une suffisante quantité pour des expériences cliniques. Il n'a eu à opérer que sur des fragments d'écorce, sans savoir à quelle plante la rapporter.

M. le docteur Abbate a la parole ensuite, pour la communication d'une observation d'hydrophobie qu'il a constatée chez une femme grosse. Après avoir rappelé brièvement le mémoire qu'il a lu dans cette enceinte, il y a quelques mois, sur la *Rage canine en Égypte*, notre collègue insiste sur l'existence de l'hydrophobie en dehors de la rage, et, à l'appui de son opinion, il cite le cas suivant : « Une jeune dame d'Alexandrie, mariée depuis peu de temps, et arrivée dans le quatrième mois de sa grossesse, se levant le matin de son lit et s'approchant de sa toilette, se trouve mal, à la vue d'une cuvette pleine d'eau ; elle insiste, ne veut pas s'écouter, et s'approche plus près du vase contenant ce liquide ; elle veut en prendre pour le répandre sur sa figure, mais un frisson général s'empare d'elle, et des phénomènes convulsifs l'empêchent d'aller plus loin. Cependant, plus tard, elle prend avec plaisir son café noir, puis du café au lait ; mais de toute la journée elle ne boit pas d'eau, elle n'en avait pas envie.

« Une autre fois elle veut encore se laver sans pouvoir y parvenir ; elle finit par s'apercevoir que la simple vue de l'eau la dégoûte et l'irrite ; elle ne peut, pour ses soins de propreté, faire usage que d'éponges imbibées d'eau, mais pas du liquide coulant.

« Cette malade toutefois désire et prend des liquides colorés, des glaces, des sorbets, et même la glace en morceaux, quoiqu'elle éprouve une répulsion énergique pour l'eau à l'état liquide. »

M. Abbate rattache cette hydrophobie à la grossesse, et la considère comme une névrose analogue à tous les phénomènes nerveux qu'on observe assez communément dans l'état

de gestation. Il fait remarquer, à ce sujet, que l'hydrophobie n'est pas un signe pathognomonique exclusif à la rage, et il cite les auteurs qui, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, ont admis et décrit des hydrophobies secondaires, dépendant des phrénites, du tétanos, de l'asthme, de la dentition des enfants, de conditions morales même, etc. Pour M. Abbate, il y aurait l'espèce d'hydrophobie avec des variétés hystériques, phrénitiques, etc., suivant les névroses, tout comme l'hydrophobie rabique ou lysique.

M. Schnepf partage l'opinion de M. Abbate sur la valeur de l'hydrophobie, dans la rage et dans les névroses; il rappelle que l'horreur de l'eau est un de ces phénomènes qui ne sont pas extrêmement rares chez les femmes enceintes, et il cite un exemple qu'il lui a été donné d'observer, pendant son internat à l'hôpital de Lourcine. Les particularités citées par M. Abbate ont un intérêt réel, surtout au point de vue des agents qui sont à opposer à ce genre morbide.

M. de Chambure présente à l'assemblée un instrument nommé giroscopie et inventé par M. Léon Foucault.

Cet instrument se compose d'un disque en fer tourné, renflé à sa circonférence, ayant neuf centimètres d'épaisseur au bourrelet, et tournant librement autour de son axe de figure. Lorsqu'on imprime à ce disque un mouvement de rotation rapide, et qu'on fait porter une des extrémités de son axe sur la pointe d'une tige verticale, l'instrument se met à tourner lentement autour de cette pointe, et, tant que la rotation du disque reste suffisamment rapide, l'axe conserve sensiblement, avec la tige, le même angle sous lequel on l'a primitivement placé, décrivant un plan horizontal, lorsque cet angle est droit, et un cône, lorsque cet angle est aigu ou obtus.

Un autre phénomène curieux, qui se rattache au même principe que le précédent, c'est la résistance opposée par le

plan de rotation à la main, lorsque, prenant dans chacune d'elles une des extrémités de l'axe, on déplace le plan suivant lequel la rotation du disque s'accomplit.

M. de Chambure rappelle, à ce sujet, que lorsque M. Foucault rendit en quelque sorte visible le mouvement de rotation de la terre, par sa célèbre expérience de l'oscillation d'un pendule de 70 mètres, suspendu à la coupole du Panthéon, la force démonstrative de cette expérience supposait nécessairement la permanence du plan d'oscillation du pendule.

Cette loi de permanence était déjà établie par le calcul ; M. Foucault en donna la confirmation expérimentale au moyen de plusieurs appareils qu'il construisit à cet effet. Le giroscopé, présenté aujourd'hui à l'Institut, est un de ces appareils.

En effet, les lois mécaniques qui assurent la permanence du plan d'oscillation et celle du plan de rotation sont les mêmes, et, dans le dernier cas, l'expérience du giroscopé rend cette permanence sensible à l'œil comme au toucher.

M. de Chambure se propose de donner, plus tard, des formules analytiques du mouvement de la machine, dont l'expérience vient d'avoir lieu devant l'assemblée.

M. le Président annonce à l'assemblée qu'il n'est parvenu au secrétariat aucun mémoire sur les sujets de prix proposés par l'Institut égyptien en 1860 ; il est d'avis de revenir, dans la prochaine séance, sur le programme à choisir.

Cette proposition est adoptée.

M. le secrétaire croit devoir rappeler à l'assemblée la teneur de l'article additionnel aux statuts de l'Institut égyptien, qui règle les obligations des membres résidants, quant au concours qu'ils se sont imposé à fournir en entrant dans notre sein ; il dépose en même temps, sur le bureau, le registre des présences, et il fait observer qu'il y a lieu

d'appliquer le règlement à un certain nombre de membres résidants.

M. Abbate appuie cette motion.

M. Pereyra pense qu'il conviendrait d'instituer une commission pour examiner la question, avant de la débattre en séance.

M. de Chambure ne partage pas cette opinion : il s'agit d'une mesure générale à laquelle nous devons tous coopérer, et cela au plus vite ; une commission ne sera pas mieux édifiée que nous ne le sommes chacun en particulier, et, ensuite, il croit qu'il est essentiel que de semblables sujets se traitent au grand jour et devant l'assemblée elle-même, afin que les intentions de chacun de nous restent à l'abri de tout soupçon.

M. Schnepf est convaincu qu'une commission, évidemment limitée, ne voudrait pas assumer sur elle une mesure qui appelle la responsabilité de tous les membres, et qu'elle nous apporterait de simples vœux qui n'avanceraient nullement la question, tout en nous faisant perdre un temps précieux.

M. le Président propose de renvoyer la discussion, sur ce sujet, à la prochaine séance. — Adopté.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures.



SÉANCE DU 17 AVRIL 1862.

Présidence de M. MARIETTE.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Plusieurs numéros du *Journal de l'Isthme de Suez*, de la *Gazette médicale d'Orient*, de la *Presse scientifique des Deux-Mondes*, du *Journal arabe de Beyrouth*, du *Bulletin de la Société impériale d'acclimatation de Paris*, etc., etc.

L'ordre du jour appelle la discussion des sujets de prix à proposer pour l'année 1863.

M. le Président fait observer à l'assemblée que le sujet mis au concours, il y a un an, par l'Institut égyptien, et qui était ainsi énoncé : « De l'état des lettres, des sciences et des arts en Égypte, pendant la période de la domination arabe ; de l'influence de ces diverses branches des connaissances humaines sur la marche de la civilisation, » a dû paraître trop vaste et éloigner les compétiteurs ; il pense qu'il conviendrait de revenir sur ce programme.

M. L. de Montaut n'est pas d'avis de changer ce pro-

gramme, mais de le proroger seulement d'une ou de plusieurs années.

M. Abbate ne croit pas que l'Institut soit engagé par une décision prise sur un sujet de prix, et il conclut, de ce qu'il ne s'est pas présenté de mémoires sur cette question pendant la période fixée, ou qu'elle était mal posée, ou qu'elle est trop vaste, ou qu'elle n'intéresse pas assez le public savant. Il propose donc de la remplacer par un autre sujet.

Après une discussion prolongée, à laquelle prennent part plusieurs autres membres de l'Institut, l'assemblée décide, sur la proposition formulée par M. H. de Montaut, que le sujet du prix de S. A. le vice-roi sera ainsi conçu : *De l'Agriculture en Égypte.*

M. le Président cite ensuite le sujet du prix de M. le duc de Luynes qui, pour la dernière année, consistait dans l'étude des monnaies frappées en Égypte, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute définitive de l'empire égyptien, sujet qui n'a pas été traité encore jusqu'à ce jour, et qu'il propose de modifier également.

Après plusieurs propositions des membres, l'assemblée se prononce pour une question dont la rédaction est adoptée ainsi qu'il suit : « *Mémoire sur un sujet d'Archéologie ou d'art relatif à l'Égypte.* »

Ces prix consistent chacun dans une médaille d'or de la valeur de 500 francs.

Les mémoires manuscrits devront être adressés au secrétariat de l'Institut égyptien avant le 1^{er} octobre 1863.

L'assemblée décide, de ce que ces mémoires sont strictement secrets, qu'un membre quelconque de l'Institut pourra prendre part à ces concours.

M. le Secrétaire donne ensuite lecture de l'article additionnel aux statuts de l'Institut égyptien, concernant le concours que doivent à notre œuvre les membres résidants. Mais, après une longue discussion, à laquelle prennent part surtout

MM. de Chambure, Abbate, L. de Montaut, Mariette, Pe-reyra, Schnepf, d'où il résulte qu'il n'y a pas lieu d'appli-quer, en ce moment du moins, l'article cité, l'assemblée passe à l'ordre du jour.

M. L. de Montaut fait passer sous les yeux de l'assem-blée un dessin représentant un sceau aux insignes pharao-niques, dont il propose à ses collègues de faire un timbre pour l'Institut égyptien.

Après quelques réflexions de MM. Mariette et Deveria, au sujet des attributs qui figurent dans le dessin de M. L. de Montaut, l'assemblée remercie notre collègue de son heu-reuse initiative, et décide que ce timbre devra être exécuté avec quelques petites modifications.

M. Mariette revient sur la question des abonnements de l'Institut; il cite une série de journaux ou de publications savantes, qu'il voudrait trouver dans notre bibliothèque; il demande que la Société consacre un fonds spécial à ce chapitre.

M. Schnepf, tout en appuyant la proposition de M. Ma-riette, croit cependant devoir faire remarquer que le choix devra être fait et sanctionné par chacune des sections dis-tinctes de l'Institut, et qu'il convient que chacune reçoive les publications principales qui lui sont afférentes. Il promet pouvoir s'occuper de cette question sous peu, devant pren-dre un congé qu'il passera en Europe.

Ce débat ramène tout naturellement le bureau à exami-ner l'état des finances de l'Institut égyptien. Les comptes de M. le trésorier sont reçus et reconnus exacts.

M. L. de Montaut, ingénieur des ponts et chaussées de France, devant quitter l'Égypte tout prochainement, de-mande à échanger son titre de membre résidant contre celui de membre correspondant de l'Institut égyptien. — Adopté.

M. Schnepf dépose sur le bureau un travail de M. Geor-

ges Schwob, secrétaire de Son Exc. Chérif-Pacha, lequel a pour titre : *Étude historique sur les Capitulations de la France avec la Sublime-Porte*. Il retrace, en quelques mots, les qualités littéraires et le caractère d'honorabilité par lesquels M. Schwob se recommande aux suffrages de ses collègues, et il propose de le porter sur la liste des candidats au titre de membre résidant de l'Institut égyptien.

M. de Chambure appuie cette candidature.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie.



SOMMAIRES.

	Pages.
SÉANCE ANNUELLE POUR 1862.	5
Lettre de S. A. Halim-Pacha. — Allocution de M. le Président. — Rapport général de M. le Secrétaire sur les travaux de l'Institut égyptien en 1861-62. — Discours arabe, traduit en français. — Éloge du voyageur Peney. — Question de droit international. — Renouvellement du bureau pour l'année 1862-63.	
SÉANCE DU 10 JANVIER 1862.	43
Discussion sur la rage en Égypte. — Mémoire sur les maladies prédominantes parmi la population égyptienne. — Discussion sur ce sujet.	
SÉANCE DU 24 JANVIER 1862.	49
Création d'un nilomètre à la hauteur d'Esneh, et observations des crues du Nil dans ce point, en 1861. — Discussion sur les nilomètres. — De la conservation des blés au moyen du trèfle en fleurs. — Discussion à ce sujet. — Avantage que procure le mélange du blé avec la paille pour sa conservation.	
SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1862.	57
Fouilles pratiquées autour d'Alexandrie. — Anses de vases grecs, portant des inscriptions. — Description d'un crâne qui paraît appartenir à l'époque grecque. — Les hypogées d'Alexandrie.	
SÉANCE DU 21 FÉVRIER 1862.	63
Description d'un vase cinéraire en plomb, découvert aux environs d'Alexandrie. — Crâne d'un nègre trouvé dans les hypogées, près de cette ville. — Rapport sur la colonne de Pompée. — État de	



dégradation de ce monument; importance des réparations à faire. — Du camp de César.	
SÉANCE DU 7 MARS 1862.	71
Candidature des princes égyptiens au titre de membres honoraires de l'Institut égyptien. — Lampes funèbres et vases lacrymatoires tirés et hypogées d'Alexandrie. — Poésie arabe sur l'avenir du canal de Suez pour l'Égypte. — Description du camp de César et d'une inscription romaine trouvée sur un bloc de pierre tiré de ces ruines.	
SÉANCE DU 21 MARS 1862.	77
De l'état actuel du droit international public et privé, en Égypte. — Offre d'un Anglais de réparer à ses frais la colonne de Pompée. — Projet de faire adopter aux membres de l'Institut égyptien une marque de distinction.	
SÉANCE DU 4 AVRIL 1862.	83
Des ravages causés dans la Thébaïde par les pucerons, au commencement de l'année 1862. — Analyse chimique d'une écorce appelée moudouss, employée sur le fleuve Blanc comme matière tannante, et comme agent fébrifuge. — Observation d'hydrophobie chez une femme enceinte. — Expériences à l'aide du giroscopé de M. Foucault.	
SÉANCE DU 17 AVRIL 1862.	95
Discussion sur des sujets de prix à proposer par l'Institut égyptien. — Projet de révision des statuts de la Compagnie.	







Messieurs les Membres honoraires et correspondants de l'Institut égyptien, qui veulent bien concourir à la formation de la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie, sont priés de nous envoyer leurs œuvres ou publications par l'entremise de notre libraire, M. LECLERC, 14, rue de l'École de Médecine, à Paris.

SOUS PRESSE,

Pour paraître fin septembre, à la librairie de MM. Firmin Didot :

Le premier volume des Mémoires de l'Institut égyptien, avec une introduction de M. Jomard.

Le deuxième volume suivra.





